

NOTICE HISTORIQUE

sur

# LA MARINE FRANÇAISE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

à

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

## DES ANTIILLES,

Par M. ADRIEN DESSALLES.



PARIS,  
CHEZ FRANCE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Quai Malaquais, 15.

—  
1845.

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher  
Conseil général de la Martinique



MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher  
Conseil général de la Martinique

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher  
Conseil général de la Martinique



INTRODUCTION  
A  
**L'HISTOIRE GÉNÉRALE**  
DES  
**ANTILLES.**



359  
DES

NOTICE HISTORIQUE

SUR

# LA MARINE FRANÇAISE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

## DES ANTILLES,

Par M. ADRIEN DESSALLES.



PARIS,  
CHEZ FRANCE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
Quai Malaquais, 15.

1845.



NOTRE HISTOIRE

LA MARINE FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION À NOS JOURS

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARMÉES

ET DE LA GÉNÉRALITÉ

PAR  
GÉNÉRAL LAFAYETTE

Paris, 1811

1811

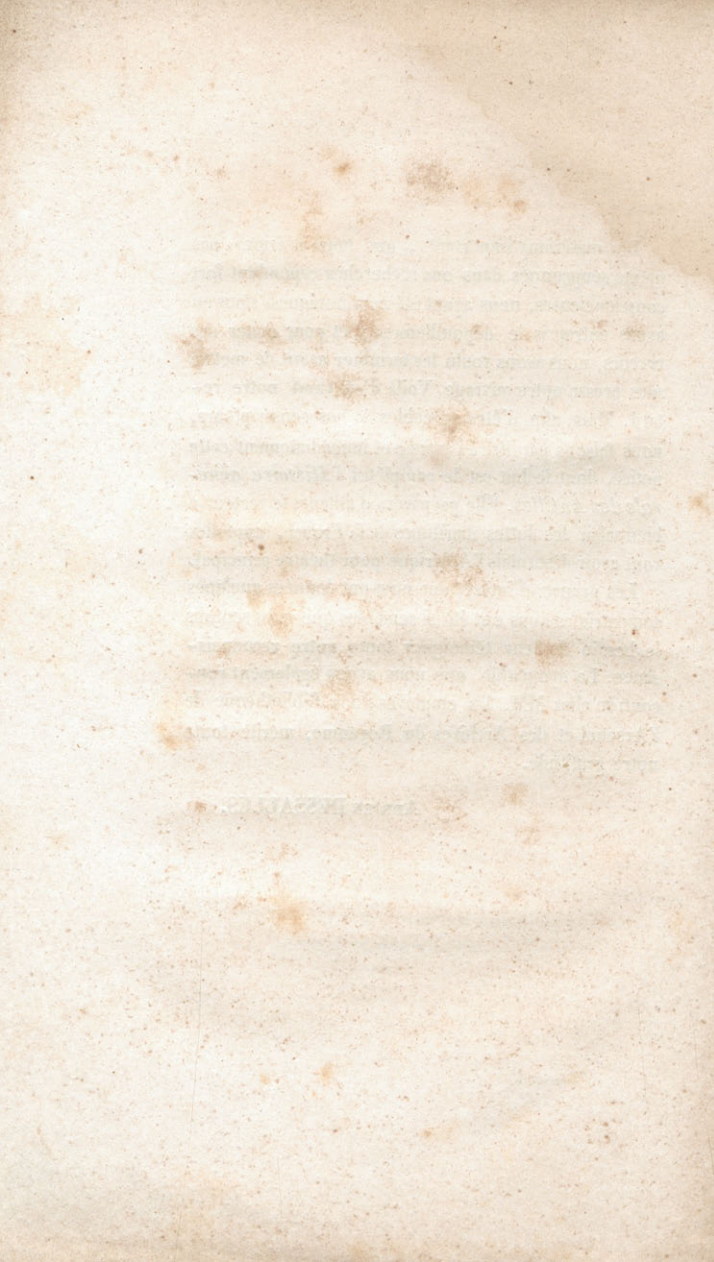




Des matériaux importants, que nous n'avions pas même soupçonnés dans nos recherches cependant fort consciencieuses, nous ayant été communiqués, nous en avons entrepris le dépouillement; et pour éviter des erreurs, nous avons voulu les terminer avant de mettre sous presse notre ouvrage. Voilà d'où vient notre retard. Mais, afin d'être agréables à nos souscripteurs, nous faisons paraître à l'avance et immédiatement cette notice, dont le but est de compléter l'*Histoire générale des Antilles*. Elle préparera d'ailleurs le lecteur à bien saisir les luttes maritimes de la France, lesquelles vont avoir désormais l'Amérique pour théâtre principal.

Les preuves d'intérêt que nous ont données quelques compatriotes nous ont été si sensibles que nous sentons le besoin de leur témoigner toute notre reconnaissance. La sympathie que nous avons également rencontrée chez MM. les employés de la Bibliothèque de l'Arsenal et des Archives du Royaume, mérite toute notre gratitude.

ADRIEN DESSALLES.



## NOTICE HISTORIQUE

SUR

# LA MARINE FRANÇAISE.



L'histoire des Antilles, quelque peu importante qu'elle puisse paraître aux personnes habituées à ne lire que des livres dont les titres semblent être faits pour appeler plus directement l'attention publique, ne serait pas complète, si, avant d'en venir à tracer les fastes coloniaux, on ne donnait un aperçu des progrès maritimes de la France.

La marine et les colonies se trouvent avoir tant d'intérêts communs, tant d'éléments de prospérité qui se rattachent, qu'en faire deux branches distinctes, ce serait vouloir séparer l'âme du corps, et, par des moyens factices, chercher à raviver des cadavres auxquels on aurait enlevé les principes qui les faisaient vivre.

Jadis, par leur marine, furent puissantes des nations à peine marquées sur le globe qu'avaient parcouru en triomphateurs des demi-dieux, auxquels les peuples fu-



rent redevables de nombreux bienfaits ; mais à ces hommes éminents succédèrent des héros auxquels des prêtres flatteurs élevèrent des autels, et dont les peuples imbéciles encensèrent les statues. Tandis que ces *ravageurs* impitoyables acquéraient des noms fabuleux, d'intrépides mariniers portaient sur des côtes lointaines le commerce, d'où découlent l'industrie et les beaux-arts.

Sidon, Tyr, Phocée et Carthage conquièrent les peuples par les besoins qu'elles leur suggérèrent. Alexandre et ses imitateurs rivèrent les chaînes de l'esclavage aux nations qui courbèrent le front devant eux.

Rome, ce symbole de liberté, Rome, si puissante, sentit la nécessité d'une marine, et Carthage, la reine des mers, vit ses efforts étouffés par cette hydre, dont les cent têtes renaissaient aux hymnes sacrés que ses enfants adressaient au Jupiter Capitolin.

A des trophées terrestres, dont ses autels étaient surchargés, se joignirent des palmes maritimes. Le Tibre, tributaire de la Méditerranée, mais alors le roi des fleuves, qui lui portent leurs eaux comme hommage, dut frissonner de peur quand la Renommée lui vint apprendre que des barbares cherchaient à franchir les colonnes d'Hercule. Déjà d'autres barbares, plusieurs siècles antérieurement à cette époque, avaient semé la terreur aux portes d'une ville qui aspirait à devenir la reine du monde. Brennus et ses cohortes indisciplinées avaient voulu effacer la Rome aux sept collines de la carte du globe ; et les Gaulois, échappés au glaive du dictateur Camille, de retour dans leurs taillis, ne purent que parler de leurs défaites et de l'opulence de leurs vainqueurs.



Mais, parmi les Gaulois, vivaient des peuples distingués dans l'histoire, sous les noms de Venètes et de Belges. Ils avaient pour borne cet Océan dont ils cherchaient à sillonner les routes, qui devaient plus tard les conduire du littoral océanique de la Gaule dans cette mer, où déjà, sur des terres gauloises, s'élevait l'antique Massalie.

Bordeaux, Nantes, sembleraient avoir été les divers points de relâche où s'arrêtaient les Venètes ou Bretons, d'après toute probabilité, colonisateurs de l'Angleterre. Séparés par d'épaisses forêts, enfants du même sol, ces Bretons et les autres peuplades disséminées sur les côtes de la Gaule, se communiquant leurs idées et échangeant leurs produits dans ces bourgades maritimes destinées à devenir d'opulentes cités, côtoyèrent l'Espagne, le Languedoc, la Provence, et parvinrent, après bien des siècles, toujours en longeant les terres, dans cette Italie où le peuple-roi ne trônait plus que sur des ruines.

Cependant les Romains qui, déjà, à leur arrivée dans les Gaules, admiraient la hardiesse des Armoricains sur l'Océan qu'ils franchissaient, attirés vers la Grande-Bretagne par le commerce de mer, étaient devenus les dominateurs des nations diverses répandues sur l'immense surface de terre que baignent l'Atlantique et la Méditerranée.

Pline nous apprend que les Germains établis dans la Belgique étaient les peuples de l'Europe qui entendaient le mieux la marine. Leurs vaisseaux étaient faits de cuirs cousus ensemble, ou d'osier couvert de cuirs, et n'avaient ni voiles ni proue ; ils n'avançaient qu'à force de rames.

Après bien des révolutions, Rome avait courbé son front immortel sous le joug des Césars, et l'empire avait remplacé la république. Le Capitole ne voyait plus circuler à ses pieds un peuple libre, et l'aigle romaine devait s'abaisser devant le coq gaulois, dont la marche dévastatrice, dans ce choc de barbares, effaça toutes les traces d'une domination universelle.

Dans ce démembrement dont le fracas épouvantable aurait pu produire un chaos général, les différents chefs qui avaient contribué à la chute du colosse, s'en disputèrent longtemps les membres épars. Les Gaulois, proprement dits, dont le commerce avait suivi le cours des grands fleuves qui se dirigent vers la Méditerranée, avaient longtemps échangé leurs produits, d'abord avec les Phéniciens, et ensuite avec les Phocéens. Englobés après la chute de l'Empire romain dans toutes les populations connues sous le nom de Francs, ils avaient sous Clovis accepté la fondation de notre monarchie.

Sous ce premier de nos rois, les Francs, maîtres des côtes de la Provence, conquièrent Marseille, alors que Justinien, empereur d'Orient, régnait à Constantinople.

Possesseurs du commerce de la Méditerranée, les Francs devaient nécessairement y entretenir une marine suffisante pour le protéger ; mais les successeurs de Clovis, constamment en guerre, n'avaient point encore réglé leurs limites, subjugué les nations rivales, lorsque Cochiliac, roi des Danois, entra dans la Meuse suivi d'une flotte montée par ses pirates les plus entreprenants. Théodebert, fils de Thierry I<sup>er</sup>, roi de Metz (1),

(1) Les auteurs qui se sont occupés de la chronologie de notre histoire

attaque, à la tête d'une flotte nombreuse, celle de Cochi-liac. Battu sur terre et sur ses vaisseaux dans la même journée, le prince danois perdit la vie dans cette tentative, et les Francs purent dater de ce jour leur premier exploit maritime.

Les Normands, les Anglais et ces mêmes Danois, si rudement menés en 520, ainsi que nous venons de le dire, s'étaient associés, après deux siècles et demi de repos, pour ravager de nouveau les campagnes et les villes du littoral de la France.

En 807, 808 et 809, leurs pirateries effrayèrent Charlemagne dont le front avait été deux fois couronné. Cet empereur dès lors prévint les ravages qu'ils feraient un jour dans ses états, et songea à les prévenir. Il visita ses ports, et fit construire des vaisseaux qui restèrent toujours armés. De l'embouchure du Tibre aux extrémités de la Germanie, c'est-à-dire jusqu'au Danemarck, ces citadelles équipées en guerre, et prêtes à courre sus aux ennemis de l'Empire virent les seigneurs du plus haut rang s'empressez à prendre du service sur mer (1).

Burchard, connétable, fut chargé de conduire une expédition maritime contre les Maures; et Boulogne, à l'embouchure de la Manche, devint un des principaux établissements de la marine française.

ne sont pas d'accord sur la date de ce fait maritime; les uns l'ont attribué à Théodebert et les autres à son fils Théodebald; nous avons préféré la première version qui paraît être la plus ancienne.

(1) Voir les *Capitulaires de Charlemagne*, où se trouvent réglés les services que doivent gens nobles sur les vaisseaux de l'empereur.





Boulogne, que les Romains appelèrent, à ce que l'on croit, Portus Iccius possédait un phare que le temps avait en partie détruit ; Charlemagne le fit reconstruire, et pour ménager une espèce de communication sur toutes les côtes de son royaume de France, il fit bâtir de distance en distance des tours où des sentinelles passaient la nuit, se faisant des signaux avec des feux. Détachées des corps de garde qui défendaient l'approche des côtes et veillaient aux descentes des ennemis, ces sentinelles, en cas d'alarme, réunissaient promptement la milice. Ces sages mesures, durant tout le règne de ce prince, préservèrent son royaume des déprédations des corsaires et des pirates que l'appât du pillage y eût attirés sans cette surveillance active.

A Charlemagne avait succédé son fils Louis, surnommé le Débonnaire. Avec un caractère plus élevé, ce prince aurait compris que sa tâche était grande et imposante. Charlemagne, sous lequel les arts avaient fleuri, dont l'intelligence si développée pour son siècle, avait vu la possibilité d'opérer la jonction du Danube et du Rhin, de frayer un passage de l'Océan à la mer Noire, et qui avait ébauché les travaux à faire pour réaliser ces rêves gigantesques, ne se doutait guère que sous son fils, et ses successeurs tous ses projets seraient interrompus, abandonnés ; et que lui, si heureux dans ses guerres, ne leur léguerait que des désastres et des humiliations auxquels contribuèrent en partie la domination des prélats qui les entouraient.

Les Danois, les Anglais et les Normands, éloignés de nos côtes par les mesures de Charlemagne, enhardis





par la faiblesse de ses successeurs, recommencèrent alors leurs irruptions de toutes parts. Les rois de cette seconde race, dont Pépin avait été la souche et Charlemagne le rameau principal, crurent qu'en multipliant leurs ordonnances pour la garde des côtes, ils obligeraient les villes maritimes à veiller à la défense commune. Ces ordonnances utiles si elles eussent été exécutées, trouvèrent les citoyens les plus intéressés à repousser l'agression des pirates, sinon rebelles, du moins indifférents au joug de l'étranger.

Dans cette décadence, la marine fut entièrement oubliée, et, la cession faite aux Normands de la province qui porte aujourd'hui leur nom ayant rendu la tranquillité au trône de France menacé, avec Louis V, dit le Fainéant, finit en 987 cette dynastie qui avait régné deux cent trente-cinq ans.

Hugues-Capet venait de fonder une troisième dynastie : le plus heureux de tous ces fiers barons qui enviaient le trône de France, il avait posé la couronne sur sa tête et ses pairs l'avaient élevé sur le pavois. Lui et ses successeurs immédiats, dépossédés de ces belles provinces maritimes si chèrement conquises, n'eurent pas un besoin pressant de forces navales. La marine resta donc enfouie dans l'oubli le plus complet jusqu'au moment où le fanatisme, servant d'instrument à la politique des rois qui voulaient vaincre la féodalité, entraîna l'Occident vers le tombeau du Christ.

Les moines avaient fait retentir toute la chrétienté des promesses de récompenses futures faites à ceux qui se régénéreraient dans le sang infidèle. Des nuées de soldats-pèlerins, caravanes sanctifiées par la croix qui

effaçait les stigmates du crime, les saletés de l'orgie, allaient, sous ce signe révéré qui brillait sur leur poitrine, donner un essor spontané à la gloire maritime de la France. Le désir de venger des insultes faites à quelques chrétiens, devait changer la face du monde, et tout en contribuant à la civilisation européenne, les Croisades devaient encore introduire chez les populations le goût du luxe qui agrandirait leur commerce.

Les Génois et les Vénitiens, alors à peu près seuls en possession du commerce par mer, étaient aussi les seuls qui possédassent des navires en état de transporter ces soldats innombrables, ces seigneurs opulents avec leurs équipages pavonisés et tellement nombreux que, dit un chroniqueur du temps, on les eut *prinst pour gens marchant en joyeusetés et non en pénitenceries*.

Cependant les navires, que les Génois et les Vénitiens purent fournir, ne suffirent pas au transport de tous ceux qui accoururent à ces expéditions dont le récit nous surprend aujourd'hui, et nos rois, de plus en plus dominés par l'esprit religieux que savaient entretenir habilement les ministres du Saint-Siège, firent construire des vaisseaux à Marseille, en rassemblèrent sur les côtes de Provence, sur celles du Languedoc, et allèrent même jusqu'à priver les particuliers de ceux qui leur appartenaient en propre.

On conçoit que pendant toute cette période le commerce ait été généralement suspendu, et que ces armements faits sans choix, sans précautions, n'aient eu aucun succès. Comme le hasard seul déterminait le nombre des vaisseaux, la manière de les gréer, la

route qu'il fallait tenir; de l'enfance de cet art sublime, qui se régénérait par une idée d'envahissement, date une ère nouvelle pour la marine, dans la construction des vaisseaux, et dans la science nautique. Des projets aussitôt avortés que conçus, des naufrages et des malheurs amenèrent l'expérience, sans laquelle la science est souvent nuisible. Ces Croisades si infortunées, qui entraînent à leur suite tant de nouveaux besoins dans l'Europe entière, ayant été suivies de la guerre causée entre les Français et les Anglais par le mariage d'Éléonore de Guyenne, répudiée par Louis-le-Jeune, et devenue la femme de Henri II, roi d'Angleterre, les combats entre les deux nations devinrent pour la France une école sanglante de cet art de se battre sur mer, art qu'on paraissait avoir oublié et qui devait prendre un développement si rapide.

L'imprudent Louis-le-Jeune voulut vainement réparer la honte de sa mauvaise politique, en renouvelant le plan de suzeraineté que Charlemagne avait tracé; ses malheurs, et peut-être aussi son inconstance naturelle, le firent échouer dans une entreprise qui était bien au-dessus de ses forces.

Philippe-Auguste, son fils, ne fut point arrêté par de vaines considérations, et, ayant conquis sur ses ennemis d'outre-Manche la Normandie, ainsi que plusieurs places en Bretagne et en Poitou, il conçut immédiatement le projet de faire une descente en Angleterre. Des contestations entre le pape et le roi d'Angleterre avaient motivé l'excommunication du monarque récalcitrant. Le pontife avait disposé de son trône en faveur du roi de France, fils aîné de l'Eglise.



Philippe-Auguste, voulant presser cette expédition qui le placerait avec la sanction du pape sur le trône de son rival, fit partout travailler à la construction d'un nombre immense de vaisseaux. Il parvint à mettre en mer dix-sept cents voiles, dont la plus grande partie fut placée dans le port de Dam, auprès de Bruges en Flandres; le reste demeura dans les rades ou le long de la côte,

Ce coup d'essai des Français, qui semblaient vouloir imiter l'exemple de Guillaume, lequel, en l'année 1066, avait conquis la Grande-Bretagne, ne réussit point par la négligence de ceux qui devaient en mer veiller à la garde des navires. Ferrand, comte de Flandres, vassal du roi de France, mais rebelle à ses ordres, surprit la flotte française, captura trois cents de ses vaisseaux, en fit échouer cent ou environ le long des côtes; et, rallié au comte de Salisbury, qui commandait la flotte anglaise, vint bloquer le port de Dam.

Pris à l'improviste et voyant les débris de sa flotte en danger de tomber au pouvoir de l'ennemi, Philippe-Auguste lui-même commanda la destruction de ses vaisseaux. Après en avoir fait enlever les vivres et les agrès, il livra aux flammes d'un prompt incendie tout cet attirail maritime, sur lequel il avait fondé l'espoir d'une conquête.

L'Angleterre, délivrée de cette crainte, chanta victoire; et la célèbre bataille de Bouvines, qui nous vengea de nos désastres, ne put faire oublier une perte aussi importante.

Cet effort sublime, qui prouvait à notre rivale que l'élément, sur lequel elle voulait dominer, se plierait



sous la coque puissante de nos navires, nous révèle assez combien la France sait trouver de ressources en elle-même et ce que peut l'énergie d'un peuple quand, à sa tête se place le chef de l'État.

Le moine Rigord, qui écrivait sous le règne de Philippe-Auguste, ne nous ayant laissé aucune description de la forme et de l'emménagement de ces vaisseaux, nous pouvons présumer qu'ils étaient petits et semblables à de simples barques de pêcheurs. Ce nombre de dix-sept cents voiles, qui résumerait aujourd'hui à lui seul la marine de plusieurs états puissants, paraît une exagération tellement grande qu'on ne saurait la soutenir. Mais en récapitulant les chaloupes indispensables pour une descente, les barques, qui, dans ces sortes d'expéditions, escortent une flotte, et joignant aux voiles françaises celles que tout état, ayant des fonds à sa disposition, louait alors des Génois et des Vénitiens, nous arriverons à être moins surpris, sans pour cela être entièrement convaincus.

Cependant, cet échec sanglant n'avait pas empêché Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, de passer en Angleterre du vivant de son père. D'abord proclamé roi de la Grande-Bretagne, la fortune qui l'avait conduit sur ce trône usurpé, l'abandonna. Renfermé dans la tour de Londres, ce prince dut regretter sa témérité lorsqu'il apprit que son père avait encore une fois échoué, non plus dans ses projets de conquête, mais dans celui qu'il avait formé de délivrer son fils et l'héritier de sa couronne.

La France venait de voir anéantir sa seconde flotte, et Philippe-Auguste, dont les trésors étaient épuisés

par tant de dépenses infructueuses, vit son fils se racheter par une capitulation qui le blessait dans son orgueil de roi.

Jamais monarque français n'avait été plus à même d'apprécier que Louis VIII l'utilité d'une marine. Ce prince aurait peut-être réparé les pertes de son père et songé à se former une flotte; mais, entraîné dans la guerre contre les Albigeois, guerre toute de fanatisme, que les papes suscitaient et prêchaient aux rois catholiques, il se vit détourné des soins qu'il aurait pu y porter.

Son règne, d'ailleurs si court, fut signalé surtout par des affranchissements de serfs, dont le nombre était encore considérable en France.

A sa mort, le royaume, en proie aux factions que soulevaient des seigneurs ambitieux, voyait ses rênes confiées aux mains d'une femme.

Blanche de Castille, tutrice du roi mineur, et régente de France, avait à faire face aux exigences de tous ces grands feudataires que la politique des rois voulait rabaisser, afin d'agrandir le domaine de la couronne.

A la majorité de Louis IX, si vanté dans l'histoire sous le nom de saint Louis, Blanche remit à ce fils, élevé avec tant de rigidité chrétienne, un sceptre qu'elle avait affermi.

Saint Louis, dont le cœur, plein de préceptes religieux, aurait, dans un siècle plus éclairé, mieux saisi l'odieux de ces guerres sanglantes, faites au nom d'un Dieu de paix, et pour la sanctification d'une religion toute de charité, se croisa pour remplir un vœu.

Malade, il avait promis d'aller en Terre-Sainte, s'il recouvrait la santé; pour l'exaltation de la sainte Église, le roi ne fut point enlevé à la France, au monde chrétien, et, profitant au moins des fautes de ses prédécesseurs, il écarta de ses armées cette tourbe insensée, qui se ruait, à la parole d'un moine, sur ces terres imprégnées du sang des premiers martyrs de la foi.

En guerre avec Henri III, roi d'Angleterre, saint Louis, pour protéger les côtes du Poitou, avait armé, quatre ans auparavant, quelques vaisseaux, dont la présence n'empêcha pas la descente du monarque anglais en Bretagne. Mais, usant avec prudence des moyens qu'il avait entre les mains, pour se créer une flotte, il joignit ces vaisseaux à ceux que, par son ordre, on construisait à Aigues-Mortes, et forma, en peu de temps, une armée navale de quatre-vingts voiles.

Depuis longtemps l'activité la plus grande régnait sur nos côtes et dans nos arsenaux.

Les princes les plus en renom, les seigneurs les plus vantés pour leurs exploits, ambitionnant la gloire de marcher sous les ordres du roi de France, avaient eu le temps de se préparer à la croisade; et, le rendez-vous général ayant été indiqué à Aigues-Mortes, ce fut le 12 juin 1248 que la flotte des nouveaux croisés mit en mer.

A voir les bannières dont tous ces navires étaient parés, on eût dit une procession solennelle marchant au martyre, et remerciant Dieu des maux qu'il lui plairait de semer sur ses pas; mais, joyeuse au milieu des dangers qui l'entourait, l'hymne qu'elle adressait au Seigneur, proférée par des milliers de bouches à la



fois, n'était interrompue que par le calme majestueux, le silence pesant de cette masse, sur laquelle glissaient l'espoir d'une sainte conquête et l'oubli volontaire de la patrie.

Aux bannières de France, parmi lesquelles resplendissait, sur le vaisseau royal, l'oriflamme sacrée, se mélangeaient des couleurs étrangères; c'est que, malgré tous les soins que le monarque avait mis à se créer une marine, il s'était vu obligé d'avoir recours aux Génois, aux Vénitiens, qu'il avait surtout recrutés à prix d'argent, lors de son arrivée à Chypre et sur les côtes de la Syrie.

La marine française, néanmoins, avait joué un grand rôle dans cette expédition phénoménale; montés par Robert, comte d'Artois; Alphonse, comte de Poitiers; Charles, comte d'Anjou, frères du roi; par Hugues IV, duc de Bourgogne; par Guillaume de Dampierre, comte de Flandres; par Gui, son frère; par Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul; par Gaucher, son neveu; par Hugues, comte de la Marche, les vaisseaux du roi avaient été commandés par deux Génois.

A l'entrée du Nil, ils avaient soutenu un combat mémorable contre la flotte égyptienne; et, quoiqu'en partie dispersés par la tempête, leurs débris avaient servi à ramener sur les rivages de France les restes épars de ces croisés que la famine, les maladies avaient décimés, mais auxquels était revenue l'espérance dès qu'ils revirent parmi eux leur roi qu'une forte rançon avait racheté des mains des infidèles.

La rivalité, qui n'a jamais cessé d'exister entre l'Angleterre et la France, avait pris dès lors un grand

développement. Saint Louis, contre le gré de ses barons, mais dominé par sa conscience, céda à Henri III sur quelques provinces, des droits revendiqués par ce monarque, lequel dut se réjouir des désastres maritimes de la France et de l'esprit religieux de son roi qui l'entraînait à épuiser l'énergie de toute une nation contre des nuées de barbares soutenus par le fatalisme. L'Angleterre, dont la foi était ébranlée, n'avait pris part que bien indirectement à cette croisade; ses navires, mieux ammunitionnés et plus nombreux que les nôtres, lui promettaient un avenir glorieux, une domination qu'elle entrevoyait comme chose possible, au milieu des brouillards de sa politique qui cherchait à se dessiner telle que nous la connaissons, perfide, sombre et égoïste.

L'Angleterre, conquise par des Français, mûrissait déjà l'envahissement du trône de France sur lequel elle voulait asseoir son prince; et, tranquille sur les intentions toutes loyales du saint roi, elle dut sourire de pitié quand l'écho lointain porta vers elle ces mots : *Dieu le veut!* mots magiques qui faisaient lever une nation entière comme un seul homme, et, loin de leurs foyers, faisaient braver mille dangers à ces chrétiens saintement enrégimentés sous le symbole de leur croyance.

Pour la sixième fois l'Orient se voyait menacé par ces hommes de fer dont les lourdes armures, les épées tranchantes, sous un ciel de plomb fondu, leur étaient d'abord funestes à eux-mêmes. Mais, pour cette dernière fois, les sables empestés de l'Afrique devaient engloutir toute une armée dont les nobles efforts auraient suffi pour chasser à jamais du territoire

français jusqu'au souvenir d'une domination étrangère.

L'Afrique avait donc vu périr sur ses bords sauvages le pieux monarque dont le Saint-Siège canonisa la mémoire; et ce qui, peut-être, retarda les projets hostiles de l'Angleterre, c'est que la flotte qui ramenait en France les dépouilles mortelles du héros dont elle portait le deuil, mort qu'il était devant Tunis, avait échappée en partie aux tempêtes, aux naufrages, et, présentant l'aspect de solides remparts qui ne demandaient que des bras pour être inexpugnables, avait à sa tête un Français, un marin expérimenté, le premier amiral de notre catalogue maritime, Florent de Varennes, dont les conseils mieux suivis eussent peut-être donné une autre tournure à cette débâcle mémorable.

Quelques princes chrétiens cependant, et quelques croisés anglais avaient voulu faire preuve dans cette circonstance d'un semblant de zèle religieux; mais arrivés après coup, leurs phalanges intactes n'eurent à regretter aucune perte majeure. Disons-le, la France seule, en 1270, paya du sang de ses enfants la dime au Seigneur; seule, elle soutint tous les frais de la croisade, seule elle subit tous ces désastres dont elle se ressentit cruellement, mais qui lui servirent en ce sens, que l'amour des richesses, le désir des voyages, le besoin de mouvement, agrandirent son commerce et lui donnèrent une espèce de marine militaire.

Ce fut sous le règne de saint Louis qu'eut lieu l'expédition de Charles d'Anjou, son frère, contre la Sicile, expédition toute maritime, dont les conséquences entraînent des Français à braver les dangers de la mer, et contribuèrent à aguerrir nos marins.



Nous arrétant un moment à contempler le tableau que nous présente la France sous ce règne glorieux, admirons la pieuse résignation du monarque, que les Anglais eux-mêmes choisirent pour arbitre dans leurs différends avec leur roi ; déplorons le fanatisme qui a fait verser des flots de sang chrétien et mahométan, mais louons cette politique noble et grande qui porta saint Louis à ne point profiter des troubles de l'Angleterre pour la déposséder de ses droits sur des terres françaises. Blâmons l'outrage au Saint-Siège, dont l'intercession, si mal récompensée, valut aux Anglais le repos et une possession si contestée ; voyons enfin Louis IX, victorieux, leur remettre généreusement quatre provinces, parce qu'il croit juste cette restitution, et demandons-nous de quel côté se trouve la gloire des armes, le mérite de la modération.

Passant de là aux événements qui survinrent après la mort d'un roi si digne de figurer sur la liste des saints, dont les légendes pieuses ont éternisé la mémoire, jetons un coup d'œil rapide sur nos expéditions maritimes.

Philippe-le-Hardi, en guerre avec le roi de Castille (1274), donna ordre à sa flotte de s'avancer sur les côtes de la Catalogne.

Alphonse X, dont les intérêts se rattachaient à ceux du roi d'Aragon Pierre III, fit face aux périls qui le menaçaient ; et, tandis que la flotte française, occupée à approvisionner l'armée de terre, longeait les côtes d'Espagne, protégeant les convois de vivres destinés à la soutenir, Roger de Loria, à la tête des flottes aragonaise, sicilienne et castillane, chassa les Français du port de Rosas, dont ils s'étaient emparés.

Cependant, aux contestations d'intérêts particuliers qui avaient suscité ce conflit, se joignait un intérêt de famille. Charles, oncle du monarque français, chassé de la Sicile et de Naples, n'avait pu réaliser ses projets de vengeance; son neveu, après sa mort, avait embrassé la cause de son cousin et confié sa flotte à Guillaume de Lodève. Battu comme nous venons de le dire, par l'amiral de Pierre III, il avait eu pour successeur Enguerand de Bailleul, dont la valeureuse conduite ne put parer aux désastres qui, encore une fois, détruisirent la marine française.

Après quelques combats partiels, cette querelle s'apaisa sous le règne de Philippe IV, dit le Bel, petit-fils de saint Louis.

Mais si la France, tranquille du côté de l'Espagne, songeait à réparer sa marine, à fortifier ses places de guerre, et à garnir ses arsenaux, l'Angleterre, dont l'insolence augmentait en raison des pertes que nous éprouvions, allait bientôt nous jeter le gant.

Philippe-le-Hardi, aussi modéré que son père, aurait pu profiter de la querelle qui s'était élevée entre le duc de Guyenne et le roi d'Angleterre, pour exciter le vassal contre son souverain; non seulement il refusa de lui prêter secours, mais encore il le blâma.

Philippe-le-Bel, imitant l'exemple de son grand-père et de son père, ne chercha point à troubler la Grande-Bretagne. Les disputes des Anglais et des Écossais se terminèrent sans qu'il voulût y prendre part, ni même essayer de soulever ceux des sujets du roi Édouard 1<sup>er</sup>, qui résidaient en France.

Si nous ne savions combien l'homme, par sa nature,

est porté vers la domination, nous serions étonnés d'apprendre que les Anglais, conquis par les Normands, et à peine fondus avec eux, cherchassent partout l'occasion d'inquiéter les descendants français de leurs vainqueurs.

La haine qui dès lors surgit entre les sujets des deux monarches, réveilla l'animosité mal éteinte qui, chez l'Anglais, était restée longtemps étouffée par les procédés de trois générations de rois.

Vers 1292, des querelles survenues entre les Bayonnais et les Gascons, sujets du roi d'Angleterre, et les sujets du comte de Flandre, furent la cause des violences exercées contre les Français.

Les Normands étant ceux qui avaient le plus souffert, pour venger leurs amis, leurs parents insultés, massacrés par les Anglais (1), couvrirent la Manche de leurs vaisseaux, et se ruèrent sur toutes les voiles anglaises qu'ils rencontrèrent. Bayonne, Bordeaux devinrent le théâtre des scènes les plus déplorables; d'un côté, les Irlandais, les Hollandais, les Gascons et les Anglais; de l'autre, les Normands, les Picards et les Flamands s'acharnèrent les uns contre les autres. Ils donnèrent, les premiers, dans les temps modernes, le spectacle horrible de combats à l'abordage.

(1) Parmi les nombreux griefs imputés aux Anglais, nous citerons ce fait remarquable et curieux : le meurtre de plusieurs Normands établis à Bourg et à Bordeaux depuis plus de dix ans, égorgés uniquement parce qu'ils parlent français.

(*Annales littéraires et agricoles de la Dordogne*, t. II, p. 128, article de mon homonyme, M. Desalles membre de la Société royale des Antiquaires.)



Il semblerait que l'animosité des combattants, après ces chocs de vaisseaux, où l'homme se battant corps à corps sur une planche mobile brave mille morts à la fois, aurait dû cesser dès que les querelles terminées par la victoire ne laissent au pouvoir des vainqueurs que des moitiés d'hommes tronqués, mutilés, et si peu à redouter que, presque toujours privés de leurs bras abattus par la hache, ils ne pouvaient même implorer du geste la pitié de leurs ennemis. Mais en fait de pitié, peut-on en attendre de ceux auxquels tous moyens sont bons pour se venger? Bordeaux fut témoin de l'horrible supplice infligé à une des victimes d'un de ces combats, tombée vivante aux mains des Anglais. Le Normand, coupé en quatre morceaux, fut jeté dans la rivière encore tout palpitant.

Cette guerre acharnée que se faisaient les sujets des deux princes, avait pris ce caractère de férocité, sans qu'ils s'en fussent encore réciproquement occupés, lorsque Édouard I<sup>er</sup> laissa organiser l'armement d'une flotte montée par des Bayonnais, des Gascons et des Anglais. Après avoir coulé bas quelques navires normands chargés de vin, elle fit une descente à la Rochelle, dont les Anglais brûlèrent et saccagèrent les environs (1).

(1) La querelle existant alors entre la France et l'Angleterre fut suscitée par les rixes des Bayonnais et des Gascons avec les Flamands. Philippe-le-Bel, comme suzerain de la Guyenne, laissa faire ses sujets immédiats jusqu'au moment où Édouard autorisa les Anglais à secourir ses sujets d'outre-mer. Les développements à donner à tous les pourparlers qu'entraînèrent ces sanglantes rixes, ne peuvent entrer dans notre cadre étroit. Mais nous sommes heureux d'annoncer la prochaine publication de documents inédits et précieux, dont la communication nous a été donnée par notre homonyme. On verra que déjà à cette époque les *sterlings* jouaient un rôle majeur dans la politique anglaise.

Le monarque français, indigné de tant de perfidie, cita le roi d'Angleterre à la cour de ses pairs. Celui-ci répondit avec fierté, et refusa toute réparation. Philippe, traitant alors l'Anglais comme un vassal rebelle, confisqua la Guyenne dont il s'empara incontinent. Ne s'en tenant pas à ce coup de main, une convention fut immédiatement signée entre le roi de Norwège et le roi de France, auquel une flotte norvégienne devait être fournie ; mais cet accord n'ayant pas été exécuté, nos ports de mer se couvrirent de chantiers de construction, et en peu de temps la France, encore une fois, se vit en possession d'une flotte à elle appartenant en propre.

Commandés par Mathieu de Montmorency et Jean d'Harcourt, les Français posèrent de nouveau le pied sur le sol anglais. Douvres fut prise et brûlée ; Londres, consternée, se voyait déjà la proie des flammes, lorsque la flotte française victorieuse, et chargée de butin, rentra dans nos ports. Une si belle armée, dit Guillaume de Nangis, suffisait pour conquérir l'Angleterre ; mais on n'en sut point profiter, et dès lors, nos astucieux rivaux, pour se venger de la France, armèrent le continent contre elle.

Pendant les trois règnes qui suivirent celui de Philippe IV, ses trois fils, morts sans héritiers, avaient eu à combattre la ligue des princes coalisés et soldés par l'Angleterre ; mais la France, ayant une marine imposante, contint ses ennemis, et presque toujours leur dicta des conditions de paix.

Sous le règne de Philippe-le-Bel, les Anglais avaient soulevé de curieuses prétentions sur le droit de

salut en mer, qu'ils revendiquaient comme chose à eux appartenant, par la souveraineté qui leur avait été donnée et reconnue sur cet élément.

Les raisonnements sur lesquels s'appuient leurs historiens pour prouver une absurdité qu'ils ont encore cherché à renouveler de nos jours, en voulant imposer leur insolent droit de visite, seraient dignes de figurer à côté des fanfaronnades les plus burlesques, si nous ne savions ce que peut la ténacité et l'esprit national de nos rivaux. Mais ils portèrent encore bien plus haut leurs ridicules prétentions, puisque à la mort du dernier fils de Philippe-le-Bel, Édouard III, leur roi, revendiqua la couronne de France, du chef de sa mère.

Un trône vacant devient une raison d'état dans laquelle sont directement intéressés tous ceux qui composent la nation; et comme la veuve de Charles-le-Bel portait encore dans son sein l'espoir d'une succession royale, chacun cherchait à se faire des partisans.

A la naissance de Blanche, les pairs et les barons déclarèrent que la couronne revenait à Philippe de Valois. Il en coûta la vie à un riche bourgeois de Compiègne d'avoir seulement osé soutenir la prétention du monarque anglais.

Massacré par le peuple, Simon Pouillet paya cher cette simple motion. Son supplice aurait dû apprendre au roi d'Angleterre les difficultés qu'il lui faudrait surmonter pour mener à fin ses projets; néanmoins, dissimulant, s'humiliant, se rétractant même dans la cathédrale d'Amiens, au milieu de la pompe et de la magnificence qu'étaient les rois de France dans les



cérémonies religieuses, l'astucieux monarque jura foi et hommage à son seigneur suzerain.

Ce qui peut-être décida Édouard III à prendre ce parti, c'est qu'il supposait la France en état, non seulement de lui résister, mais encore la sachant en paix avec la Flandre, il la craignait d'autant plus, qu'une flotte française avait, dès le début de ses contestations relatives au trône de France, pillé, ravagé, saccagé et rannonné Southampton, alors un des ports les plus commerçants de l'Angleterre; et cela, en représailles de ce qu'avaient fait les Anglais à Boulogne-sur-Mer, dont ils avaient surpris et incendié les faubourgs.

Mais, en 1340, les choses avaient changé de face; Philippe de Valois avait vu s'arrêter le cours de ses prospérités; il ne lui restait plus alors qu'à faire un sublime effort pour châtier l'insolence de son rival. Édouard III, non-seulement avait écartelé de France les armes d'Angleterre, mais encore, ayant pris le titre de roi de France, et s'étant assuré du concours des Flamands, avec la devise: *Dieu et mon droit*, s'était mis à la tête de sa flotte; il avait cinglé vers Bluis ou l'Écluse.

Entre l'Écluse et Blankenberg, dans une de ces anses creusées par le flot, se trouvait l'armée navale de France, forte de cent quarante voiles. Ce port naturel, que la Providence semblait avoir ménagé pour le nautonnier surpris par la tempête, était environné de bancs de sable. Édouard, ayant aperçu cette forêt de mâts, ne donna point le temps à nos vaisseaux de se ranger en bataille; il gagna adroitement le vent sur les Français, et vint les bloquer dans cet étroit réduit.

Les Anglais avaient à venger bien des désastres éprouvés dans les différentes descentes que les Français avaient faites à Douvres, à Southampton, à Hastings, à Bristol et à Quanchy. Ils se rappelaient, en outre, les abordages qui leur avaient valu la perte de tant de navires, entre autres de l'*Édouard* et du *Christophe*, les deux plus forts vaisseaux de guerre qu'eût alors l'Angleterre.

Cependant la flotte française, commandée par Hugues Quériet et Béhuchet, s'apprêta à repousser cette attaque si habilement conçue. A ces deux amiraux, était adjoint le corsaire Barbavara, soudoyé lui et ses galères par Philippe. Barbavara ne s'était point mépris sur les manœuvres d'Édouard ; et, ses conseils n'ayant pas été suivis, il s'éloigna d'un lieu destiné à devenir le tombeau de la marine française.

Après une boucherie épouvantable, qui coûta 20,000 hommes à la France, la victoire resta aux Anglais ; mais leur roi la déshonora en faisant pendre Béhuchet au mât de son vaisseau (1).

De cette catastrophe date une époque malheureuse pour la France : des traités aussitôt rompus que signés,

(1) On a prétendu, dit un historien, que le défaut de concert entre les amiraux avait été la cause en partie de cette défaite : On en pourrait ajouter une autre, comme le remarque l'auteur de l'*Essai sur la Marine et le Commerce*, d'après le cardinal d'Ossat : « *C'est que nos anciens rois n'ayant tenu aucun compte de la marine, quoiqu'ils eussent un si beau et si grand royaume flanqué de deux mers quasi de son long,* » on fut obligé de se servir de vaisseaux étrangers qui n'obéissaient qu'avec lenteur et répugnance.

des sièges habilement conçus par ses ennemis, des combinaisons fausses de notre part; puis enfin, la malencontreuse étoile de Philippe VI qui lui fit entreprendre bien des projets que ne put soutenir le courage de ses armées.

Les Anglais, ayant pour auxiliaires les Gascons, eurent l'avantage dans presque toutes les rencontres, et Louis de la Cerda, amiral de France, sur le point de détruire à son tour la marine anglaise, vit échouer, toutes ses mesures si habilement prises par suite d'une tempête qui sépara les deux flottes.

Sous le fils du malheureux monarque dont nous venons de tracer le règne en peu de lignes, Créci, mot si fatal, qui résume une des pertes les plus sanglantes de la France; Créci, où avaient succombé tant de braves, devait avoir dans l'histoire un écho aussi douloureux; mais entre Créci et Poitiers, c'est-à-dire de 1344 à 1356, bien d'autres désastres nous avaient accablés; désastres funestes, qui nous privèrent entièrement de marine.

Aux malheurs que nous valurent, sous les règnes de Philippe et de Jean de Valois, l'habileté du prince Noir et la trahison de quelques seigneurs, s'étaient jointes de graves difficultés suscitées par Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Le traité de Brétigny, sous le roi Jean, et la bataille de Cocherel, sous son fils Charles V, dit le Sage, dans laquelle Duguesclin avait défait l'armée du roi de Navarre, rétablirent pour quelque temps la paix en France.

Depuis huit ans la France respirait donc sous les sages lois du monarque prudent qui tenait en main les



rènes de l'état ; ses généraux triomphants avaient ralié sous leurs drapeaux ces bandes connues sous le nom de *grandes compagnies*, qui, si longtemps, avaient porté le trouble dans les campagnes. Les chantiers de nos ports de Harfleur et de Honfleur voyaient de nombreux ouvriers occupés à la construction d'une nouvelle flotte, lorsque l'insolence du monarque anglais porta Charles V à citer devant son parlement le Prince Noir, fils d'Édouard III, qui faisait sa résidence à Bordeaux.

Edouard, malgré les conditions du traité de Brétigny, avait repris le titre de roi de France ; et les seigneurs des provinces anglaises, ennuyés des exactions du prince anglais en avaient appelé à Charles V comme à leur seigneur suzerain.

A cette citation, ce prince, deux fois vainqueur des Français, tout récemment encore des Castillans, reste immobile, frappé de stupeur, et la rage dans le cœur, fait entendre ces paroles menaçantes : *Puisque le vassal est mandé à Paris, il s'y rendra, mais à la tête de 60,000 hommes.*

Dès lors, Charles V, connaissant les intentions du prince Noir, aurait pu se jeter sur les provinces relevant de la couronne d'Angleterre ; mais, avant tout, usant de cette simplicité qui le caractérisait, il envoya *un seul domestique de sa maison* porter au roi d'Angleterre sa déclaration de guerre. Le messenger s'acquitta de sa commission, et ce fut à *grand'peine* que le fier Edouard parvint à comprendre qu'on osât l'attaquer.

Aussi sa rage n'eut-elle plus de bornes, lorsqu'il ap-

prit que les vaisseaux de son rival, en état de tenir la mer, s'apprêtaient à vomir une armée dans ses états d'Outre-Manche.

Charles V avait compris qu'il fallait frapper la puissance anglaise dans son centre; et tandis que le duc de Bourgogne activait tous les préparatifs d'une descente en Angleterre, Charles, du fond de son cabinet, prenait toutes ses mesures pour se faire aider par les seigneurs soumis aux Anglais, dans le dessein de les chasser entièrement du territoire français qu'ils avaient envahi.

Il serait curieux de recueillir les faits et gestes de nos rivaux, chaque fois qu'il a été question d'aller leur rendre une visite à main-armée. Les Anglais, semblables aux *routiers*, n'auraient-ils du cœur que lorsqu'il s'agit de détrousser leurs ennemis à la remorque des troupes salariées par eux? Nous ne le pensons pas; toujours est-il certain que, dans cette circonstance, l'alarme fut telle, qu'immédiatement le duc de Lancastre reçut l'ordre de se mettre à la tête de la flotte anglaise, de surprendre la nôtre, et de l'incendier avant sa sortie des ports.

La descente en Angleterre resta un projet qui ne fut pas accompli; mais le duc de Lancastre, activement surveillé par le comte de Saint-Pol, se vit contraint à se retirer au plus vite.

Les hostilités reprenant alors leur cours, les trois armées, qu'Édouard avait fait passer en France, ne purent s'opposer aux exploits de Duguesclin. Cette lutte, qui, jusque-là avait eu lieu sur terre, devait cependant prendre un caractère maritime. La Rochelle, qui dans

tous ces mouvements s'agitait et voulait son entière liberté, était comprimée par une garnison anglaise, et voyait une flotte française qui venait l'aider à secouer le joug étranger. Édouard, connaissant toute l'importance de cette place, fit immédiatement partir, à la tête d'une flotte puissante, le comte de Pembroke, afin de secourir la Rochelle, et de faire passer, de ce boulevard qu'il voulait conserver, de l'argent et des renforts à ses partisans de France.

Charles, dont l'alliance avec Henri, roi de Castille, lui avait permis de renforcer son armée navale de quarante gros bâtimens castillans, se fiait en l'expérience et en la valeur du célèbre Boccanègre, amiral des Espagnols, qui alors passaient pour les plus habiles marins d'Europe.

Pembroke, dont l'ardeur à accomplir les ordres de son maître aurait été digne d'un meilleur sort, attaqua, avec une impétuosité sans égale, la flotte française. Dans cet immense combat, de près de trois cents vaisseaux à l'abordage, la victoire, qui couronna les Français fut si complète, qu'il ne resta pas un seul navire anglais, tous ayant été brûlés ou coulés bas. Le commandant anglais, le comte de Pembroke, fait prisonnier, fut conduit en Espagne. Les conséquences de cette victoire navale furent la soumission de plusieurs provinces à Charles V, et la conviction qu'on acquit en France de l'utilité d'une marine.

On conçoit combien ces revers durent être sensibles aux deux princes anglais ; aussi nous bornerons-nous à signaler les exploits maritimes de la France, sans nous étendre sur des détails qui sortiraient des bornes que



nous nous sommes prescrites. Tandis qu'à la Rochelle Boccanègre brûlait, saccageait et pillait les navires anglais, quelques vaisseaux sortis d'Harfleur mettaient tout à feu et à sang dans Guernesey.

A ces deux expéditions heureuses pour la France, se joignirent les désastres que subissait Edouard en personne.

Après avoir équipé quatre cents vaisseaux, ce prince, qui y avait fait embarquer 15,000 hommes pour se venger, se vit contraint à regagner ses ports d'Angleterre, sa flotte ayant été dégrée, dispersée, décimée par la tempête et les naufrages.

Cependant le prince Noir et son inflexible père descendaient lentement au tombeau, consumés de regrets et désespérés d'avoir vu s'évanouir cette gloire qu'ils n'avaient pas fondée sur la justice. Le fils mourut le premier, et les derniers instants du père purent être éclairés par les lueurs que projetaient les villes incendiées du littoral de son royaume.

Jean de Vienne, amiral de France, et Fernand de Sanche, amiral de Castille, après avoir fait une descente dans l'île de Wight, malgré les efforts du duc de Montaigut et du comte de Sallysbury, pillèrent, brûlèrent, saccagèrent Pensance, Plymouth, Darmouth, ainsi que tous les villages qui leur tombèrent sous la main.

La France, si glorieusement délivrée en partie du joug anglais, sous le règne de Charles V, devait voir sa prospérité s'évanouir pendant la minorité de Charles VI. Les troubles que suscitèrent les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, oncles du roi, ruinèrent le royaume. Lorsqu'arrivé à se placer sur ce trône ébranlé, Charles VI,

qui voulait poursuivre les projets de son père, songea à fortifier sa marine et à faire une descente en Angleterre, la jalousie du duc de Berry vint porter obstacle à cette expédition qui aurait probablement éloigné les malheurs qui pesèrent sur la France vers la fin de son règne.

Jean de Vienne, néanmoins, avait espéré de faire une diversion en Écosse et y était descendu à la tête d'une poignée de braves. Cet amiral, aussi bon capitaine sur terre que sur mer, s'il ne réussit pas dans le vaste dessein qu'il avait conçu, porta le trouble dans toute l'Angleterre. Après avoir échappé aux poursuites d'une armée formidable, par une de ces conceptions hardies qui appartiennent aux hommes de génie, il se rembarqua avec des richesses immenses, laissant partout des traces sanglantes de son passage.

Ce demi-succès fit oser encore davantage, et la France, voulant faire une nouvelle diversion en faveur de son alliée, la Castille, que l'Angleterre attaquait, étonna l'Europe par ses préparatifs. Quinze cents navires furent rassemblés en Bretagne ; 60,000 hommes furent enrégimentés pour les monter. Toute une ville de bois fut en outre construite par pièces et morceaux, qu'on devait débarquer après avoir franchi le détroit, et cheville sur le sol anglais.

Pour cette fois, tout le territoire de la Grande-Bretagne en fut ébranlé, Londres trembla sur son pivot ; et les Anglais, si après au pillage sur le continent, s'enfuirent, emportant leurs richesses. Mais de fausses combinaisons, la tempête et d'autres fléaux, réduisirent à néant ces préparatifs qui, dit Froissard,

avaient coûté à la France *cent mille francs trente fois*.

Cependant le comte d'Arundel avait livré un combat aux Français et pris plusieurs de leurs vaisseaux. Quelques gentilshommes normands, résolus de soutenir l'honneur national, armèrent alors une escadre à leurs dépens. Les Anglais s'empressèrent d'accepter le défi. Le combat fut terrible, et les Français furent vainqueurs à l'abordage.

Mais si notre flotte dispersée n'avait pu servir à porter le ravage chez nos ennemis, ses débris rassemblés à Tréguier et à Harfleur, allaient recevoir à leur bord deux hommes connus par la haine qu'ils portaient aux Anglais.

Olivier Clisson, l'un d'eux, arrêté traîtreusement par le duc de Bretagne, mourut quelque temps après, victime de la haine que lui portait le duc d'Orléans, et Jean de Vienne se vit obligé de renoncer à ses projets. Néanmoins, l'Angleterre, effrayée de tous ces préparatifs, demanda une trêve de vingt-huit ans, qui lui fut accordée. Ces premiers pourparlers amenèrent une sorte de paix qui fut cimentée par le mariage d'Isabelle, fille de Charles VI, et de Richard II d'Angleterre.

Nous ne nous arrêterons pas à retracer les désastres que valurent à la France et la cruelle maladie à laquelle Charles VI fut en proie, et la rivalité des seigneurs qui se disputaient la conduite de l'état. Ce fut sous ce règne, d'abord si glorieux, qu'eut lieu la défaite si connue dans l'histoire, sous le nom d'Azincourt. Mais ce que nous croyons devoir signaler, c'est pour la première fois, depuis la découverte de la poudre, la présence de



canons à bord des vaisseaux, dans les derniers combats de mer livrés sous le règne de cet infortuné prince.

À cette époque déjà, la marine, appelée par cette découverte à posséder plus tard des citadelles mouvantes, avait fait un pas énorme, par suite de la boussole, appliquée si utilement à la marche des navires, lesquels par son usage, n'étaient plus simplement astreints à côtoyer la terre.

La boussole, qui devait guider d'intrépides marins à travers l'Océan, avait paru dans nos armées navales vers le temps des premières croisades, mais tellement informe que son usage incomplet n'avait permis que de légères observations restées longtemps sans résultats positifs. L'aiguille aimantée, toujours tournée vers le nord, valant déjà beaucoup mieux que le vol incertain des oiseaux que les anciens embarquaient à bord de leurs navires, et qu'ils lâchaient à toute volée lorsqu'ils avaient perdu la terre de vue (1), promettait de se perfectionner par l'application indispensable que chaque pilote se trouvait obligé d'en faire.

Mais alors comme aujourd'hui, on se perdait en conjectures quand, voulant remonter à son origine, on cherchait à en nommer l'inventeur. Les anciens, qui connaissaient la vertu attractive de l'aimant sur le fer, ont servi de thème aux recherches de quelques savants,

(1) Pline raconte que dans la Taprobane et la mer des Indes, d'où l'on ne pouvait apercevoir le septentrion, les navigateurs, pour y suppléer, embarquaient avec eux des oiseaux auxquels ils donnaient la liberté toutes les fois qu'ils voulaient s'orienter, après avoir perdu les côtes de vue; la direction du vol des oiseaux leur indiquant que la terre était de ce côté.

lesquels ont voulu nous faire accroire qu'ils avaient fait usage de l'aiguille aimantée dans leurs navigations. Les uns ont attribué la gloire de cette découverte aux Phéniciens, d'autres aux Tyriens, d'autres au roi Salomon, d'autres enfin aux Grecs et aux Romains. Plusieurs écrivains consciencieux, tels que Bochart, Grimaldi, Turnèbe, Trombelli, Dutens, Montucla et Azuni ont fait justice de ces opinions, et leurs arguments, appuyés sur le silence de Lucrèce, de Plutarque, de Pline, à l'égard de la boussole, sont plus que suffisants pour prouver la fausseté d'une pareille assertion.

Mais si, convaincus par les raisonnements de ces réfutateurs, nous abandonnons la croyance primitive, serons-nous admis à soutenir celle des écrivains qui ont cherché à faire remonter l'origine de la boussole aux Chinois, lesquels, même d'après les dissertations du père Lecomte, de Mailla, du père Gaubil, de Barrow et de bien d'autres, seraient censés en avoir connu l'usage 2000 ans avant notre ère chrétienne?

Ces auteurs, quoique victorieusement combattus par de Guignes, au sujet de la grande antiquité de cette découverte chez les Chinois, n'en démontrent pas moins que ce peuple inventif en a eu l'antériorité sur tous les autres. Et comme après avoir accepté cette opinion, qui paraît véritable, on a cherché à nommer celui qui en avait transmis l'usage des Chinois aux Européens, quelques auteurs ont désigné Marco Polo.

Ce célèbre voyageur n'a pu longtemps jouir de ce renom; car il revint seulement en 1295 de son voyage en Chine, et Guyot de Provins, un de nos poètes trouvè-

res, avait déjà dès 1204, c'est-à-dire près d'un siècle avant, mentionné la boussole dans son poème intitulé *de la Bible* (1).

(1) Dans l'idée qu'on sera bien aise de prendre connaissance du passage de Guyot (Fabl. et cont. anc., t. II, p. 327), on le transcrit ici :

Volsisse qu'il semblast l'estoile  
Qui ne se muet. Molt bien la voient  
Li marinier qui s'i avoient.  
Et lor sen, et lor voietiennent,  
Ils l'appellent la tresmontaingne.  
Cele est atachie et certaine  
Toutes les autres se removent  
Et rechangent lor lieux, et tornent,  
Mais celle estoile ne se muet,  
Un art font qui mentir ne puet.  
Par la vertu de la *manète*  
*Une pierre laide et brunète*  
*Où li fers volentiers se joint*  
Ont, si esgardent le droit point,  
Puisc'une aguile ont touchié,  
Eten un festu l'ont couchié,  
En l'ève le metent sanz plus,  
Et li festuz la tient desus.  
Puis se torne la pointe toute  
Contre l'estoile, si sanz doute  
Que ja nus hom n'en doutera  
Ne ja por rien ne fausera.  
Quant la mers est obscure et brune,  
C'on ne voit estoile ne lune,  
Dont font à l'aguile alumer,  
Puis n'ont-ils garde d'esgarer,  
Contre l'estoile va la pointe.

Ainsi, d'après ce passage, il est très probable que dès le XI<sup>e</sup> siècle, la boussole dirigeait nos navigateurs sur les mers d'Europe. • Une aiguille • touchée par une pierre laide et brune qui attire le fer, couchée sur un • brin de paille qui la soutenait sur l'eau, et dirigeant sa pointe vers • l'étoile *qui ne se meut*, leur servait de guide quand la mer était • obscure et brune sans qu'ils eussent garde de s'égarer; nul homme • n'en doutera. •

*Traduction des vers de Guyot.*



Le passage dans lequel le poète s'étend sur la vertu de la *Magnète*, ne laissait plus aucun doute à l'égard de l'inventeur que quelques écrivains avaient affirmé être un certain Flavio Gioia de Melphe, qui vivait seulement vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XIV<sup>e</sup>, c'est-à-dire encore plus de cent ans après Guyot de Provins.

Mais ici, à défaut de l'inventeur de la boussole qui est resté inconnu, malgré toutes les recherches des savants, on doit un tribut d'éloges à la mémoire de ce même Flavio Gioia, qui, après l'avoir perfectionnée au point d'en rendre l'usage plus commode et plus général, a, le premier, contribué aux calculs si positifs obtenus par ce guide indispensable du marin.

La date de cette importante découverte mérite toute notre attention; n'en faire remonter le chiffre qu'à 1204, époque à laquelle écrivait Guyot de Provins, serait peu logique; car, nous le savons, par ce qui se passe de nos jours, avant qu'une découverte devienne un sujet traité par la littérature, il faut souvent que bien des années s'écoulent.

Cette raison que nous admettons en a fait reculer l'apparition en Europe vers le temps des premières croisades, et de là sont venues nombre de dissertations scientifiques, dont le but était d'en accorder la découverte aux Arabes.

Nous ne citerons pas ceux qui ont émis cette opinion. Leurs ouvrages, oubliés de nos jours, n'ont aucun poids, seulement nous mentionnerons que généralement le peuple français est désigné comme étant le

premier peuple d'Europe qui se soit servi de la boussole (1).

Ainsi donc, et tandis que la France, la patrie des beaux-arts, la terre classique du dévouement et des grandes actions patriotiques, se voyait appelée à de hautes destinées maritimes, par tant de raisons, son impitoyable ennemie, cette Angleterre envieuse, dont l'or a toujours si bien servi les desseins, était au comble de ses vœux.

Un premier sacrilège, auquel d'indignes Français avaient prêté la main, avait eu lieu dans l'antique abbaye de Saint-Denis. Sous les voûtes sonores de ce dernier caravanseraïl des rois, leurs squelettes étonnés avaient vu profaner l'asile de la mort ; une fête lugubre pour la France, brillante pour l'Angleterre, avait éclairé la marche d'un proscrit. Sur le front de l'étranger avait un moment reposé une couronne si longtemps disputée.

Cette couronne transmise à un enfant avait pour compétiteur ce proscrit ; mais entouré des Dunois, des La Trémouille, des Tanneguy Duchâtel, des Xaintraille, des Lafayette, réveillé par l'énergie de ses loyaux et fidèles sujets, ce proscrit, après bien des vicissitudes,

(1) Albert le Grand, Guyot de Provins, le cardinal de Vitry, Brunetto Latini, qui ont les premiers parlé de la boussole dans leurs écrits, étaient tous Français ou avaient fait le voyage d'Orient sur des vaisseaux de la marine française.

La fleur de lys que toutes les nations mettent sur la rose, au point du nord, montre que les Français l'ont inventée, ou l'ont mise dans sa perfection.

Si les Chinois sont les inventeurs de la boussole, les Français l'ont perfectionnée, et cette gloire en vaut bien une autre.

FONTANIEU, *manuscrit, Bibl. Royale, Vers. n<sup>o</sup> 131.*

conduit à Rheims par l'immortelle Jehanne, Pucelle d'Orléans, avait reçu l'huile sainte. Devenu l'oint du Seigneur, Charles, naguère dauphin de France, vit en peu de temps changer la face des choses, mais ne put empêcher le second sacrilège auquel assistèrent des Français, le 16 décembre 1432 ; sacrilège sans nom, lâche souillure à laquelle Notre-Dame de Paris prêta ses murailles, sans pouvoir s'écrouler, tache odieuse qui, dans notre histoire, serait ineffaçable, si à côté nous ne voyons se manifester l'énergique élan de tout un peuple généreux qui se réveille en saluant son roi.

En vain pour singer le sacre de Charles VII, Henri VI, d'Angleterre, s'était-il fait sacrer à Paris roi de France ; le temps de la colère céleste était passé, et le jeune prince, en descendant au tombeau trois ans après, s'était vu arracher ses conquêtes lambeaux par lambeaux. Le bûcher, qui avait fait d'une femme inspirée une noble martyre, avait indigné tout ce que la France renfermait de nobles cœurs, et sous le règne de Charles-le-Victorieux, les Anglais, chassés du sol de l'antique Gaule, purent aller, à l'aise dans leur île, mûrir leurs projets de vengeance.

A Charles VII avait succédé son fils Louis XI, mais avant que de retracer les fastes de ce règne mémorable, nous allons examiner quel rôle avait pu jouer la marine française pendant tout le temps des malheurs de la France.

Nos places maritimes, presque toutes conquises par les Anglais, avaient vu périr en partie nos vaisseaux, et ceux qui avaient échappé aux flammes étaient tombés



au pouvoir de l'ennemi. Néanmoins, l'intrépide Dunois, auquel avait été confié le soin de chasser les Anglais de la Guyenne, après avoir pris Blaye, Bordeaux et plusieurs autres places de guerre, était venu poser le siège devant Bayonne.

Charles VII, occupé à reconquérir son royaume à la pointe de son épée, ne pouvait le faire secourir par mer, n'ayant aucun navire à sa disposition ; mais, ayant obtenu douze vaisseaux Biscayens, nommés *Espinasses*, il les fit monter par des Français, et leur présence éloigna les Anglais. Bayonne se rendit sans coup férir.

Pierre de Brézé, sénéchal de Normandie, comte de Maulevrier, quelque temps après l'expulsion des Anglais, voulant leur rendre en petit ce qu'ils nous avaient fait en grand, arma une flotte à Dieppe et à Honfleur, cingla vers l'Angleterre et descendit à Sandwich, dans le comté de Kent. Les Anglais, prévenus de l'arrivée des Français, se présentèrent au combat. Après une défaite qui leur coûta trois cents hommes et tout le butin que put fournir Sandwich, impitoyablement pillée, les Français revinrent chez eux, se promettant de nouvelles courses aussi lucratives.

Le système politique qu'adopta tout d'abord le nouveau monarque le mettait à même de se passer de marine. Louis XI, dont l'habileté et la dissimulation sont devenues proverbiales, cherchait à établir sa puissance sur des vassaux. Tranquille du côté de l'Angleterre, que sa défaite avait retranchée dans l'enceinte de Calais, il tourna ses regards vers la Méditerranée,

où les prétentions d'un prince français semblaient attirer l'attention de la France.

Gênes avait également revendiqué la protection des nôtres, et, vers l'antique berceau des Hellènes, se portait le commerce d'un peuple que le Levant attirait sous un ciel magique, dans des contrées riches des productions luxueuses que Venise avait en partie monopolisées jusque-là.

L'immense bassin, dont les eaux viennent porter leur tribut à la France, voyait de nombreuses nefs occupées à l'échange des denrées du Couchant et du Levant. Pour protéger ce commerce qui promettait des richesses immenses à son royaume, le cupide Louis XI crut faire d'énormes sacrifices en entretenant sur les côtes de la Méditerranée, trois *galéasses*, quelques galères et quelques corvettes légères.

Les barbaresques, encouragés par le peu de forces maritimes que nous avions à leur opposer, s'enhardirent jusqu'à tenter des descentes sur les côtes du Languedoc, qui coûtèrent la liberté à quelques Français.

Mais ces attaques, plus insolentes que redoutables, étaient peu de chose en comparaison des nouvelles menaces que le monarque anglais proférait contre son habile rival, encouragé qu'il était par les promesses des ennemis de Louis XI, les ducs de Bourgogne et de Bretagne.

Depuis 1452 la paix entre la France et l'Angleterre n'avait point été troublée, mais le duc de Bourgogne, ayant déclaré la guerre à Louis XI en 1470, entraîna dans sa querelle Édouard IV. Les alliés, avant tout, se partagèrent la France sur la carte, et Édouard déclara

dans ses manifestes, qu'il venait reconquérir son royaume. Une armée anglaise débarquée à Calais dut faire regretter à Louis XI le dénuement de marine dans lequel se trouvait la France. Cependant, sans s'épouvanter de ce grand déploiement de forces, et surtout des rodomontades de son rival, Louis XI, ce puissant politique, cet habile jouteur, par un traité tout à son avantage, accepta la paix qu'on lui offrit, pour de l'argent qu'il s'engagea à compter à Édouard. Le mariage de son fils avec la fille du monarque anglais termina toutes les dissensions entre les deux rois, et devint le dénouement nécessaire d'une comédie dans laquelle un des beaux-pères semblait avoir empoché la dot de son gendre.

Si l'on se plaît à rendre justice aux vues politiques du roi, qui porta un si rude coup à la puissance aristocratique des grands feudataires, l'on doit, afin de mieux peser les moyens qu'il employait, rappeler les exactions auxquelles fut soumis le peuple pour l'indépendance duquel il agissait si habilement.

« Louis XI, dit Fontanieu, dans ses manuscrits déposés à la Bibliothèque Royale, augmenta les tailles de trois millions, son père n'avait jamais levé que 1,800,000 livres par an sur ses peuples. » Il leva jusqu'à quatre millions quatre cent mille livres, ce qui, eu égard à la monnaie de son temps, équivaut aujourd'hui à plus de quarante millions.

Quand Charles VIII, son fils, monta sur le trône, en 1483, il trouva un royaume agrandi, des seigneurs soumis et un trésor garni; mais ce prince, d'une excessive bonté, à ce que nous apprend Commines, devait, avant tout,



avoir pour envieux, son successeur le duc d'Orléans.

Charles, que son père avait confié à Anne de Beaujeu, sa sœur, dégagé de cette espèce de tutelle, pratiqua la clémence, vertu des rois. Les d'Armagnacs furent graciés, mais le duc d'Orléans, s'alliant aux rebelles de Bretagne, devint le chef d'un parti qui attira à lui tous les mécontents. Vaincu à la bataille de Saint-Aubin, en 1488, ce prince insurgé entra quelques années plus tard en grâce, et ce fut sur lui que le roi jeta les yeux pour conduire l'expédition qu'il projetait contre Naples et la Sicile.

L'Angleterre, livrée aux factions intestines des Lancastre et des York, avait vu les enfants d'Édouard IV, sacrifiés à l'ambition d'un prince qui lui-même paya de son sang le crime dont il s'était souillé. Henri VII, qui avait dû la couronne d'Angleterre au secours que lui avait prêté Charles, son cousin, voulut se montrer reconnaissant, et un traité de commerce fut d'abord conclu entre les deux royaumes ; mais plus tard, l'ambition, ce démon familier des princes, ayant gonflé le cœur à Henri VII, il tourna, comme ses prédécesseurs, sa vue vers les belles provinces dont on les avait si justement dépouillés. Débarqué à Calais, en 1492, Henri vint poser le siège devant Boulogne, dont il avait espéré de s'assurer sans coup férir. Boulogne, habilement défendue, resta française, et le monarque anglais, honteux de son ingratitude, retourna dans son île dès qu'il apprit qu'un traité de paix et d'alliance avait été signé par le roi de France, le roi d'Aragon et Isabelle de Castille.

L'on était alors dans une année célèbre à plus d'un titre ; Grenade venait de se voir enlever à la domination

des Maures, et Colomb venait de donner l'Amérique à l'Europe.

Cependant les vues de Charles s'étaient décidément tournées contre la Sicile. Tandis qu'une flotte, préparée dans les ports de la Méditerranée, et renforcée par les galères de Ludovic Sforce, s'avancait vers Naples, le roi de France, à la tête de son armée partout victorieuse, répandait la terreur dans toute l'Italie.

Cette gloire passagère, semblable à la colonne de feu qui éclairait la marche des Israélites, illuminant l'Italie d'une lueur éphémère, ne laissa rien après elle que le souvenir de bien des crimes. Le passage du monarque avait réveillé toutes les ambitions de cette nuée de petits princes qui cherchaient à agrandir leurs états ; une seconde flotte, au retour du roi, envoyée au secours de Naples, en 1496, ne put en sauver les châteaux, qui tombèrent au pouvoir de ses ennemis, encouragés et secourus par ceux-là qui, naguère, avaient été les alliés et les vassaux du roi Charles VIII.

Louis XII, si turbulent sous le nom de duc d'Orléans, avait compris, en montant sur le trône de France, qu'avant tout il fallait que le monarque oubliât les injures que le prince rebelle avait reçues des grands seigneurs ses égaux, devenus ses sujets. Ce fut du duc de la Trémouille qui l'avait défait et pris à la bataille de Saint-Aubin qu'il dit après avoir posé la couronne sur sa tête : *Le roi de France ne venge pas les querelles du duc d'Orléans.*

Le nouveau roi, qui s'était en partie opposé à la dernière expédition que son prédécesseur projetait contre la Sicile, non-seulement ne fit point l'abandon de

ce vain titre de roi de Sicile et de Naples, mais encore revendiqua les droits qu'il avait du chef de sa grand-mère sur le duché de Milan. A Rome trônait alors un pape célèbre par ses orgies, et dont le fils, ennuyé du cardinalat, ambitionnait un titre français. César Borgia, fils du Sardanapale Alexandre VI, grand pontife de Rome, fut fait par Louis XII duc de Valentinois, et le pape facilita par deux fois au roi de France la conquête de la Lombardie et de l'état de Gènes.

Jusque-là ce prince, auquel tous les historiens se sont plu à rendre justice, n'avait point songé à se pourvoir de navires, se trouvant en paix avec l'Angleterre ; mais son mariage avec la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, ( 1499, ) plaça pour toujours dans le domaine français une de ses plus belles provinces maritimes.

Cependant ce royaume de Naples, depuis si longtemps l'objet de longues querelles, tentait un autre prince qui en revendiquait le partage avec le roi de France. Ferdinand, dit le Catholique, homme sans probité, prince sans honneur, après en avoir fait la conquête avec son compétiteur Louis XII, trouva son avantage à violer tous les serments qu'il avait faits au roi de France. Louis se plaignit d'avoir été trompé trois fois par ce prince, ainsi placé, par son titre, en tête des rois chrétiens. Ferdinand, en ayant été instruit, fit cette réponse qui nous prouve combien sont quelquefois faux les surnoms donnés aux rois : *Il en a menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix fois* (1).

Louis XII, dont les généraux avaient rempli les or-

(1) *Art de vérifier les Dates*, troisième édition, t. 1, p. 765.



dres avec scrupule, avait également rêvé le trône de Jérusalem, et, allié des Vénitiens, avait confié à Philippe de Ravestein la flotte destinée à combattre les Mahométans. Venise, qui avait à venger sur les infidèles bien des injures, et qui devait, plus tard, trahir le roi qui s'intéressait à elle, avait joint ses galères à la flotte française. Dans les combats à outrance que se livraient les vaisseaux turcs et français, les galères, mahométanes et chrétiennes, Prégent de Bidoux, Pierre d'Aubusson, Émeri d'Amboise, Gui de Blanchefort et Philippe Villiers de l'Isle-Adam avaient bravement soutenu l'honneur du drapeau. Mais tous les exploits de ces vaillants champions devaient être surpassés par ceux de Primauguet.

Au pape Jules II, à l'empereur Maximilien, au roi d'Espagne, Ferdinand-le-Catholique, dont un prince italien disait : *qu'avant de compter sur ses serments il voudrait qu'il jurât par un Dieu en qui il crût* (1), venait de s'adjoindre contre le roi de France, en 1510, le roi d'Angleterre, qui, tout d'abord dans cette nouvelle lutte, apportait ses prétentions pyramidales.

Henri VIII aurait voulu empêcher la jonction de la Bretagne à la couronne de France, qu'il revendiquait du reste avec cet aplomb que nous connaissons à nos voisins; et, Louis XII, sans s'effrayer des menaces de son rival audacieux, aux galères qu'il avait dans la Méditerranée, joignit quelques nefes qu'il faisait construire dans ses ports de l'Océan.

Cette flotte, mise en état de tenir la mer, fut confiée

(1) *Art de vérifier les Dates.*

au capitaine Primauguet ; et Prégent de Bidoux , afin de se rallier au premier pour secourir les côtes que menaçait l'armée navale d'Angleterre, reçut l'ordre de franchir le détroit avec ses galères.

Edouard Howard , grand amiral anglais , venait de recevoir un renfort de quatre-vingts voiles , il rencontre Primauguet et le poursuit jusque dans le port de Brest. Primauguet rassemble aussitôt ses vaisseaux. Monté sur la *Cordelière* de douze cents tonneaux , il attaque les Anglais , malgré le désavantage du nombre , et de prime abord , coule bas tout ce qui s'oppose à son passage.

Knevet , un des amiraux anglais , voit le ravage qu'occasionne dans ses rangs la hardiesse du capitaine breton ; douze vaisseaux sous ses ordres forment une ceinture de volcans dont les projectiles , lancés sur la *Cordelière* , fracassent , brisent , emportent cordages , voiles , hommes et mats. Mais semblable au roc sur lequel vomit la tempête , la *Cordelière* , non-seulement a résisté à ce choc de douze adversaires , mais encore les ayant plus d'une fois fait reculer , allait peut-être en sortir victorieuse , lorsque des matières inflammables parties des hauts mâts d'une nef ennemie en font un brasier que chacun veut éviter. L'indomptable Primauguet a vu d'un œil sec la mort horrible qui l'attend. Toisant alors une nef de mille tonneaux , il l'accroche , l'embrase , et au milieu de la stupeur générale qui a ralenti l'ardeur de tous les combattants , la *Cordelière* et la *Régente* , telles que deux athlètes blessés à mort , ne cherchent plus qu'à savoir qui des deux survivra au triomphe ; la *Régente* a éclaté d'abord , et aux

cris mille fois répétés de vive la France! la *Cordelière* mise en pièces, a disparu dans le gouffre sur lequel ne surnagent que des monceaux de cadavres et quelques plabords carbonisés (1).

Le reste de l'escadre française, trop faible pour rien entreprendre, se retira en attendant le chevalier de Prégent qui, à la tête de ses quatre galères, traversa l'armée anglaise, coula bas un navire ennemi, et s'étant placé dans une anse, près du Conquet, se trouva à l'abri de toute attaque, protégé qu'il était par des rochers et un fort garni d'artillerie.

Howard, que l'intrépidité du commandant français avait surpris, voulut essayer une descente qui échoua et dans laquelle il perdit la vie. Prégent, encouragé par la retraite de l'ennemi qui s'opéra peu de temps après cette fausse tentative, et, voulant donner le change à Thomas Howard, qui venait de remplacer son frère dans sa dignité d'amiral de la Grande-Bretagne, fit une descente dans le comté de Sussex. A la vue de la flotte anglaise, il mit à couvert dans Brest l'immense butin qu'il rapportait de cette expédition. Une seconde descente qu'il conduisit aussi heureusement, quelques mois après celle-ci, mit un terme aux hostilités de la France et de l'Angleterre; Brighestonne fut impitoyablement brûlée. Henri VIII, qui venait de marier sa sœur à Louis XII, se voyait toujours menacé par les Ecos-

(1) Quoique M. Léon Guérin ait placé ce combat de Primauguet, qu'il nomme Primoguet, après celui qui va suivre, nous avons préféré cette version qui a été suivie par M. Viénot-Vaublanc dans son livre intitulé *Rivalité de la France et de l'Angleterre*



sais et entraîné dans des questions mystiques, qui causèrent bien des troubles dans son royaume.

La querelle de la France et de l'Angleterre paraissait assoupie lorsque François I<sup>er</sup> succéda en 1515 à son cousin et à son beau-père Louis XII, surnommé le Père du peuple. Dulaure, dont le témoignage ne peut être suspect quand il dit du bien des rois, et dont les recherches sans nombre sont connues, a lui-même rendu justice à la mémoire de ce prince. « Ce roi fit quelques fautes en politique, dit cet historien, comme ont fait tous les rois, mais ses fautes et ses erreurs furent éclipsées par des qualités éminentes, par un caractère de magnanimité sans orgueil, de bonté sans faiblesse, et d'équité sans rigueur » (1).

Sur le trône sanctifié par saint Louis, venait donc de s'asseoir ce prince, romanesque et galant, si vanté par les écrivains de son siècle. François I<sup>er</sup>, *le Père des lettres*, et dont Louis XII disait : *ce gros gars-là gâtera tout*, à la valeur la plus chevaleresque alliait une vanité d'ostentation tellement grande, qu'il était à craindre que l'état, épuisé par ses dépenses exagérées, ne pût fournir les fonds nécessaires pour soutenir les

(1) *Histoire de Paris*, troisième Édition, vol. 5, règne de Louis XI. Le même auteur nous a fait connaître l'acrostiche suivant, qui fut composé à la fin du règne de Louis XII.

D aisible domaine,  
V moureux vergier,  
R epos sans dangier,  
I ustice certaine,  
S ciencehaultaine,  
C'est Paris tout entier.

frais de cette même guerre d'Italie, dans laquelle le monarque s'engagea dès le début de son règne.

Allié des Vénitiens, qui avaient à venger sur des *principicules* les insultes des papes, le roi de France, après avoir terrassé les Suisses à Marignan, conquis le Milanais et la seigneurie de Gênes, était venu jouir, au milieu des bals et des fêtes, des félicitations de ses courtisans, et des caresses de ses maîtresses.

Henri VIII, dont les amours sanguinaires avaient besoin d'être légitimés pour le repos apparent de sa conscience, toujours rival par instinct et par jalousie du monarque français, avait bien joué sous main un rôle secondaire dans le nouveau conflit qui venait de s'établir en Italie. Maximilien, empereur de nom, eut le déboire de se faire battre par les troupes du roi de France; et, deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1518, le même cardinal de Volsey, qui avait excité Henri VIII à engager l'empereur dans une guerre avec François I<sup>er</sup>, servit d'entremetteur au nouveau traité d'alliance que signèrent les deux rois.

Pour cimenter la paix entre les deux monarques, des conférences furent ouvertes; et Tournay, tombée au pouvoir des Anglais, après la célèbre journée des éperons, en 1513, fut rendue à la France. Déjà François I<sup>er</sup> avait compris l'utilité d'une marine. Le Havre, dont il venait de faire creuser le port, remplaçait en quelque sorte Harfleur, dont le bassin commençait à se combler; et, dans ses projets, entraînait la restitution de Calais, que Volsey était chargé de négocier.

Volsey se serait fait fort d'obtenir du monarque anglais ce nouveau gage d'amitié; mais un prince qui mû-

rissait de vastes desseins, dont l'ambition n'avait point de bornes, ayant appris que de nouvelles conférences étaient entamées dans le but de replacer cette ville entre les mains des Français, gagna Volsey, et Calais resta sous la domination anglaise.

Cet exemple d'impudeur et de vénalité n'a rien qui doive nous étonner, et s'est à peu près reproduit dans tous les siècles ; mais alors les hommes du conclave étaient les limiers que les princes mettaient en avant, et leur mauvaise foi, comme nous le voyons, ne faisait point défaut à toutes ces transactions politiques.

Peu de temps après les pourparlers qu'avait entraînés l'alliance de François I<sup>er</sup> et de Henri VIII, deux grands événements se passèrent en Europe. L'année 1519 vit mourir un empereur, dont Jules II avait dit que les cardinaux et les électeurs s'étaient trompés dans leur choix ; que la papauté aurait dû être déférée à Maximilien par les cardinaux, et l'empire à Jules par les électeurs ; puis enfin, ce fut à cet empereur si faible de caractère, que succéda Charles-Quint, qui avait eu pour compétiteur le roi de France.

Charles-Quint ne pouvait voir d'un bon œil un roi qui avait osé marcher de pair avec lui ; et Volsey, qui déjà l'avait servi en empêchant la restitution de Calais, fut encore le négociateur du traité de Windsor ; mais cette fois, Charles-Quint et Henri VIII venaient de s'allier pour écraser François I<sup>er</sup>.

La guerre, avec tous ses ravages, avec toutes ses haines, avait éclaté sur toutes les frontières de la France, vers l'année 1525.

L'Italie, le théâtre des exploits du connétable de



Bourbon, venait de voir le monarque français perdre tout le fruit de ses conquêtes. Un prince du sang, rebelle et victorieux, contribua aux défaites des armées françaises, qui eurent à porter le deuil de l'immortel Bayard.

Pavie venait d'ajouter une page lugubre de plus à notre histoire ; et Henri VIII, qui, l'année d'avant, en 1524, avait éprouvé ce que peut la valeur des Français, dont la descente à Calais n'avait pas eu le résultat qu'il espérait, craignant à son tour la trop grande fortune de Charles-Quint, s'engagea, par le traité de Madrid, à procurer la liberté à François I<sup>er</sup>, que les hasards de la guerre avaient fait tomber vivant aux mains de son plus mortel ennemi.

Dans ces luttes toutes continentales, sauf quelques insultes que nos ports de Bordeaux et de Morlaix avaient essuyées, deux amiraux avaient joué un rôle remarquable. Bonnavet, par ses conseils, avait aidé à nos désastres d'Italie, et La Trémouille, amiral de Guyenne et de Bretagne, avait forcé les Anglais à se rembarquer honteusement.

André Doria et Lafayette, dans la Méditerranée, avaient bravement combattu les forces navales de Charles-Quint ; et Moncade, amiral de l'empereur, fait prisonnier, avait vu les galères de Gènes et de France disperser sa flotte, avec laquelle il avait espéré se rendre maître de Marseille.

Cependant ce même Henri VIII, que son propre intérêt avait engagé à faire un retour sur lui-même, après avoir loyalement prêté son appui au monarque prisonnier, et avoir aidé à sa délivrance, gagné de nou-

veau par les intrigues de Charles-Quint, qui faisait toujours agir Volsey, venait de former une nouvelle alliance avec l'empereur. La coalition avait pour but le partage de la France; et les lions, qui s'étaient d'avance tracé des frontières sur la carte française, avaient également arrêté leur plan de campagne.

Charles parvint assez près de Paris pour y répandre la terreur; mais bientôt, s'apercevant du danger de sa position, au milieu d'un pays où de toutes parts des corps de troupes marchaient contre lui, il fit, du consentement de Henri, sa paix particulière à Crepy.

Henri, dont le masque hypocrite avait été levé, Henri, ce prince égoïste, sombre et jaloux, dont l'amour contrarié venait d'enrôler, sous la bannière du schisme, un royaume catholique, assiégeait alors Montreuil et Boulogne. Le dauphin, accouru au secours de ces deux villes, fit lever le siège de Montreuil, mais ne put arriver à temps pour empêcher la trahison qui devait faire tomber Boulogne au pouvoir de l'ennemi. Vervins, de la noble famille des Coucy, avait ouvert les portes de cette ville aux Anglais, le 14 septembre 1544.

La France, ainsi délivrée des préoccupations que lui donnaient les troupes impériales, n'avait (1545) plus à combattre que le monarque anglais. François I<sup>er</sup> sentit que la guerre, désormais, ne serait plus que maritime; et, voulant dès lors la terminer par un coup hardi, songea à faire une descente en Angleterre.

Le théâtre de nos exploits sur mer s'était, dans les guerres précédentes, borné aux côtes d'Italie, où Barbezieux avait remplacé André Doria dans le comman-

dement des galères. Mais à ce titre si envié de général des galères, avait été promu le baron de la Garde, auquel on fut redevable d'un nouveau genre de construction, qui permettait à ces sortes de bâtiments de mieux soutenir les lames de l'Océan.

Le baron de la Garde, ayant donc reçu l'ordre de se rallier à l'amiral de France, d'Annebaut, franchit le détroit de Gibraltar, et dans le port du Havre, auquel les pêcheurs avaient conservé son nom, *Hàvre-de-Grâce*, se trouvait réunie une flotte considérable, composée de cinquante gros vaisseaux, de cent bâtiments légers, et de vingt-six galères (1).

François I<sup>er</sup>, fier d'avoir sous ses ordres une marine puissante qui allait porter le trouble chez son rival, avait voulu jouir de la vue d'une flotte pavoisée marchant à la conquête d'un pays, dont le monarque avait osé concevoir le partage d'un grand royaume. La cour entière, conviée aux festins et aux bals qui l'attendaient sur le vaisseau amiral, le *Caraqon*, de huit cents tonneaux et de cent canons, s'apprêtait à une joie bruyante et parfumée, quand le feu changea ce spectacle enchanteur en un vaste incendie, dont chacun s'éloignait en crainte des projectiles qu'allait sous peu lancer le volcan embrasé. Tout à peu près fut sauvé; mais, à la lueur de cette torche enflammée, ceux qui, du port, assistaient à ce coup-d'œil effrayant et si beau d'horreur, purent tirer un mauvais présage d'une expédition dont le début avait été le deuil et la perte de notre vaisseau amiral.

(1) Extrait d'un mémoire inédit sur le commerce du Hàvre.  
*Archives du royaume, section administrative, F. 6196.*



Malgré cette catastrophe, la flotte appareilla le 6 juillet 1545 aux cris mille fois répétés de vive le roi, vive la France, et nos amiraux, après avoir quelque temps cherché la flotte anglaise, la trouvèrent à l'ancre dans le canal de l'île de Wight. Quoique forte de soixante gros vaisseaux, l'attaque en fut soudainement résolue. Le baron de la Garde, avec ses galères, fut dépêché pour reconnaître l'ennemi, qui chercha à lui couper la retraite; mais d'Annebaut, s'avançant alors, de part et d'autre commença une vive canonnade, dont le résultat fut sans conséquence.

Le lendemain, l'amiral français assembla son conseil; et, son armée rangée en bataille, divisée en trois escadres, le baron de la Garde, dans l'espoir de décider l'ennemi au combat, s'avança avec ses galères. Cette fois, les Anglais se ressentirent de l'effet de nos boulets; une de leurs nefes coula bas, et le *Grand Henri*, leur vaisseau amiral, ne dut son salut qu'aux prompts secours qui lui furent apportés.

Néanmoins quelques tentatives furent faites pour décider l'ennemi à une action générale. Se fiant en la position qu'il occupait, il ne bougea pas et ne fit que riposter sans s'éloigner des rescifs qui l'entouraient. D'Annebaut, ennuyé de ne pouvoir déloger les Anglais du milieu des rochers qui les garantissaient de l'abordage, fit une descente dans l'île de Wight.

A ces divers combats, et à ceux qu'il fallut livrer sur les côtes pour pouvoir refaire l'eau qui manquait à notre flotte, se bornèrent toutes ses entreprises. L'armée navale de France, après avoir essayé de porter secours

à Boulogne, opéra son désarmement au Havre (1).

Henri VIII, fatigué de faire la guerre, offrit la paix ; elle fut conclue à condition qu'on remettrait dans huit ans Boulogne à la France, qui, pendant ces huit années, devait payer deux millions à l'Angleterre.]

En 1547, la guerre semblait devoir se rallumer en Italie, où François I<sup>er</sup> s'apprêtait à reparaitre en armes, mais emporté au milieu de sa carrière, si traversée de succès et de désastres, ce prince, que l'histoire a nommé le rival de Charles-Quint, suivit de près, au tombeau, Henri VIII d'Angleterre.

Sous le règne de François I<sup>er</sup> commencèrent en France les persécutions contre les protestants ; ses folles dépenses, son luxe coûtèrent des sommes énormes au trésor ; ses maîtresses, par leurs intrigues, ne contribuèrent pas peu à la vénalité des charges, mais ce fut à ce prince dissolu, que la France dut ses institutions maritimes qu'il remit en vigueur ; et, de François I<sup>er</sup>, date réellement en France une marine militaire.

Quelques expéditions lointaines avaient déjà, sous lui, signalé l'audace de nos marins ; mais comme dans ce cadre n'entrent point les choses d'Amérique, on en parlera plus amplement en son lieu.

Au restaurateur des lettres, à ce monarque aimable si chanté par les poètes de son temps, venait de succéder

(1) Le roi entretenait toujours douze gros vaisseaux depuis ce temps-là, avec quelques galères pour la défense de la côte, et le baron de la Garde sut s'en servir si utilement qu'en deux campagnes il prit sur les Anglais trente-six vaisseaux richement chargés qui furent conduits et vendus au Havre.

son fils Henri II. Manquant de jugement, de prudence et d'instruction, Henri avait, au milieu de la cour dissolue de son père, sucé tous ses vices, sans avoir une seule des qualités brillantes qui le distinguaient. Entouré de maîtresses et de courtisans, ce nouveau monarque, aussi fanfaron que léger, avait fait sommer Charles-Quint de venir assister à son sacre. Le puissant empereur aurait pu répondre par une déclaration de guerre, et les esprits sages devaient s'attendre à une nouvelle conflagration avec l'Espagne; mais un intérêt politique auquel s'alliait un intérêt religieux, et le mépris de Charles-Quint, nous entraînèrent sur un autre terrain.

La politique anglaise voulait, par un mariage entre Edouard IV, roi d'Angleterre, et Marie, reine d'Écosse, couper court aux longues contestations de ces deux royaumes insulaires. Marie, attirée à la cour de France, fut fiancée au dauphin François. Afin de soutenir l'Écosse contre l'Angleterre qu'une pareille disposition devait mécontenter, Léon Strozzi avait été chargé de porter secours aux *catholiques*. Déjà les motifs apparents de haine prenaient leur source dans les discussions religieuses, et les secours de la France, alliée de l'Écosse, devaient aider, en partie, à soumettre les Écossais partisans du protestantisme et de l'Angleterre.

Le gant ainsi jeté, et le roi de France entré dans la lice, il comprit que tous ses efforts devaient tendre à chasser définitivement les Anglais de son royaume. Le traité, par lequel l'Angleterre s'était engagée, sous le feu roi, à rendre Boulogne, et la France à payer une



somme à l'Angleterre, devenait nul de plein droit. Le siège de Boulogne fut immédiatement résolu.

Vers ce port alors si florissant se dirigèrent deux armées aux nobles couleurs de France. Strozzi à la tête de ses galères, tandis que le roi en personne à la tête de ses bataillons s'avancait par terre, vint bloquer Boulogne. A l'instant l'Angleterre s'émut de ces préparatifs qui annonçaient une conquête assurée, et dès lors une flotte considérable partie de ses ports, vint prêter main forte aux Anglais renfermés dans l'enceinte de cette ville française.

Le vent avait favorisé les navires ennemis, qui, tous gros et ronds ressemblaient à autant de citadelles immobiles ; car, tout juste le vent avait cessé, quand arrivés à portée de canon de nos galères, ils les considérèrent avec mépris, se demandant comment de petites barques semblables osaient affronter une attaque qui devait les foudroyer.

Le feu commença des deux côtés ; mais tandis que les Anglais cherchaient à écraser nos galères, Léon Strozzi ne faisant diriger ses boulets qu'à fleur d'eau, coula bas presque toute cette armée navale, que le calme aida à détruire, sauf quelques barques légères qui s'enfuirent précipitamment.

Boulogne fut rendue, et la paix conclue entre la France et l'Angleterre vers le commencement de 1550, moyennant une somme de quatre cent mille écus, que Henri II s'engagea à payer en deux termes.

La France assez tranquille jusque vers la fin de 1551, avait vu son roi enclin aux grandes représentations chevaleresques, dépenser des sommes énormes dans des

carrousel et des tournois; mais, à cette époque, les discussions soulevées entre Henri II et Charles-Quint au sujet des duchés de Parme et de Plaisance, transportèrent encore une fois le théâtre de la guerre en Italie.

Metz, attaquée par l'empereur, fut vaillamment défendue par François, duc de Guise, ainsi que par toute cette brillante noblesse, qui, aux sièges, comme aux tournois, portait sa gaité et sa vaillance. Le sang des antiques preux n'avait point dégénéré; la France, à la veille d'être bouleversée par tout ce que peut inventer le fanatisme mal éclairé, comptait aux premiers rangs de ses défenseurs les plus dévoués, tout ce qu'elle avait de noms illustres; et, lorsque Marie, reine d'Angleterre, après avoir succédé en 1553 à son frère Edouard V, par son alliance avec Philippe II, roi d'Espagne, entraîna l'Angleterre dans la querelle de son époux, cette même noblesse, passant des camps aux vaisseaux armés pour la défense de la patrie, se montra toujours disposée à prêter le flanc là où il y avait à mourir avec gloire.

Guise, dont les hauts faits en Italie avaient balancé la fortune de Charles-Quint, laissa le théâtre de ses exploits; et, en quinze jours, malgré les rigueurs de l'hiver, chassa les Anglais de Calais.

Marie, pour venger cet affront, arma une flotte de cent quarante voiles, dont le commandement fut confié à Clinton; alors des confins de l'Espagne aux extrémités de la Flandre et des Pays-Bas, se leva contre la France une coalition menaçante. Partout il fallut s'opposer aux projets des deux nations alliées. L'Angleterre et l'Espagne, la première dans l'Océan et la seconde dans la Méditerranée, s'acharnant contre nos forces na-

vales, portèrent au plus haut période de gloire la valeur de nos marins. Les armateurs du Havre, luttant de courage avec la marine du roi, plus d'une fois semèrent la terreur sur les côtes des Pays-Bas. Coligny et d'Annebaut, Jean le Roux, Claude Doublet et Louis de Bures, à jamais célèbres dans nos annales maritimes, furent les derniers qui illustrèrent cette arme puissante, dont la décadence commença à la paix de Cateau-Cambrésis.

François II, Charles IX et Henri III, livrés aux factions qui déchirèrent la France, ne purent guère s'occuper de la marine. Les germes de mésintelligence, que le mariage du premier de ces trois monarques avec Marie Stuart, entretenaient entre l'Angleterre et la France, au sujet de l'Écosse, ayant cessé à sa mort, la paix parut se rétablir entre les deux couronnes. Mais, sous le règne de Charles IX, les querelles religieuses plus terribles que jamais, avaient armé les Français contre leurs frères. Catholiques et huguenots s'étaient juré une haine que la charité évangélique aurait dû étouffer dans le cœur de ces chrétiens égarés, et Élisabeth profitant des demandes de secours que lui avaient adressées les derniers, se réjouissait en secret de la trahison qui venait de livrer aux mains des Anglais le Havre-de-Grâce.

Élisabeth, voulant légitimer sa prise de possession, écrivit à Charles IX en faveur des huguenots, et déclara qu'elle ne pourrait se dispenser de les secourir contre la tyrannie des Guises; mais, devant la honte de voir flotter sur des murs français le drapeau de l'Angleterre, se turent toutes les haines civiles; et la France entière



se souleva contre l'odieux d'une domination étrangère, qui, à la faveur de nos dissensions, cherchait à s'insinuer sur nos belles côtes de l'Océan ; huguenots et catholiques, après le traité d'Orléans, voyant qu'Élisabeth ne s'empressait pas à ratifier la clause, qui replaçait le Hâvre en la puissance des Français, en firent le siège et en chassèrent les Anglais qui capitulèrent le 28 juillet 1563.

Ici n'ayant plus à transcrire que des massacres dont le retentissement trouve un écho douloureux dans le cœur de tout bon Français, lorsque notre tâche nous dispense d'en parler, nous devons gémir et nous taire, mais dans cette boucherie saintement organisée par des moines fanatiques et par un roi perfide, une noble victime avait péri. Coligny, le noble Coligny, le digne émule de d'Annebaut, Coligny, amiral de France, mutilé, fut traîné dans les rues de Paris ; et son cadavre transporté aux fourches patibulaires de Montfaucon, fut pendu par les cuisses avec des chaînes de fer !!!

Ainsi la France, au tocsin de la Saint-Barthélemy, avait vu ses enfants se repaître du sang de leurs frères ; et, de l'autre côté du détroit, Élisabeth, cette reine si fière, profitant des désastres qui nous accablaient, attirait vers elle les ouvriers qui fuyaient le sol de la patrie. Les Anglais, peu versés dans l'art des constructions navales, jusqu'à ce règne glorieux pour eux, tributaires de Lubeck et de Hambourg, tiraient de ces deux ports presque tous leurs vaisseaux ; Élisabeth, la première, comprit l'avantage qu'elle procurerait à ses sujets en établissant des chantiers sur ses côtes, et par son alliance avec la Russie, elle agrandit son commerce, se

procura les bois nécessaires à sa marine qu'elle porta au plus haut degré de prospérité, tandis que la nôtre, anéantie, voyait ses débris occupés au transport des proscrits, qui, sur des terres étrangères, allaient chercher le repos de la conscience et l'oubli des guerres civiles et religieuses.

Henri III, qui venait, au milieu des troubles sans cesse renaissants, de succéder à Charles IX, dut regretter de se voir privé de marins quand il vit son intercession auprès d'Élisabeth en faveur de Marie Stuart, méprisée, et, cet affront dut lui paraître bien plus sanglant encore, quant il apprit que le bourreau avait fauché cette tête couronnée.

Le poignard de frère Jacques Clément, en faisant passer la couronne de la tête de ce prince faible, irrésolu, suspect aux catholiques comme aux huguenots, sur celle de Henri de Bourbon, avait réveillé quelques prétentions absurdes.

En 1528, l'Angleterre avait revendiqué, à l'avènement des Valois, le trône de Saint-Louis. En 1589, à l'extinction de cette branche, c'était l'Espagne ou plutôt son roi qui demandait, pour l'infante Claire-Eugénie-Isabelle, petite-fille de Henri II par sa mère, la couronne de France.

Cette concurrence rallia aussitôt au parti d'un prince français ceux-là précisément sur lesquels l'Espagnol semblait avoir le plus à compter, et Henri, roi par son titre, ayant mis son épée hors du fourreau, par ses succès et son courage, franchit, après avoir risqué sa vie dans les combats, les degrés qui le séparaient d'un trône que sa politique allait raffermir.

L'Espagne, que les ennemis du roi semblaient protéger, non en raison des prétentions d'une princesse espagnole, mais en vue des secours que les chefs de ce parti en pourraient retirer pour satisfaire leur propre ambition, avait alors dans la reine d'Angleterre un rival redoutable.

Philippe II avait rêvé la conquête de ce royaume, et maintenant que ses regards étaient tournés vers la France, Élisabeth, dans la crainte qu'on ne lui remit quelques places maritimes de nos côtes de l'Océan, dans lesquelles il eût pu librement mûrir ses nouveaux projets, s'était décidée à envoyer par deux fois un secours à Henri IV.

Lorsque ce prince, digne émule de François I<sup>er</sup> en fait de galanterie et de bravoure, eut définitivement rallié la Navarre à la France, il s'entendit avec Élisabeth, et tous deux voulurent contribuer à renverser en Hollande la domination espagnole.

Ce fut alors que Henri IV dut regretter l'anéantissement presque total de notre marine ; néanmoins l'insigne honneur attaché au titre d'amiral de France, avait passé des mains de Charles de Gontaut, duc de Biron, dans celles de Villars Brancas, et lorsqu'à la mort d'Élisabeth, Jacques Stuart eut réuni à la couronne d'Écosse celle d'Angleterre, cet orgueilleux monarque, fort de l'homogénéité de ses trois royaumes et de sa puissance maritime, se crut en droit de réclamer la souveraineté des mers.

Sully, l'ami du grand Henri, revêtu du caractère sacré d'ambassadeur, fut forcé de saluer le pavillon ar-



rogant de la Grande-Bretagne (1) ; et, après avoir subi l'humiliation faite à son roi, à la dignité du peuple français, le ministre et le roi songèrent à rétablir cette arme qui avait valu à la France de si glorieuses pages.

Sur nos deux côtes de l'Océan et de la Méditerranée, des chantiers furent partout ouverts (2). L'édit de Nantes, qui, en assurant aux huguenots la liberté de conscience, les avait ramenés en France, avait procuré à nos ports de Bretagne des constructeurs expérimentés ; Toulon, dont la position avantageuse avait été comprise, fut agrandi, et les fondations de ses quais et de ses forts furent jetées. La France, sinon encore redevenue puissance maritime, mais forte de l'alliance des Pays-Bas qu'elle avait fait reconnaître comme nation indépendante, aurait, sous la sage administration de Sully et sous le bras vigoureux qui avait rallié les partis, apaisé les haines et dompté les rebelles, joui d'une prépondérance maritime et continentale à la fois, si le fanatisme, en armant le poignet assassin d'un frénétique, n'eût enlevé encore à la fleur de l'âge un des plus grands monarques qui se soient assis sur le trône fondé par Clovis.

En 1610 montait sur ce même trône un enfant encore faible, dont le caractère irrésolu aurait été bien funeste à ses sujets sans l'appui qu'il trouva plus tard chez un ministre prodigieux.

Louis XIII, sous la tutelle de sa mère, Marie de Médicis, déclarée régente du royaume par le parlement

(1) Voir le *Testament politique* du cardinal de Richelieu.

(2) Ce fut sous Henri IV que fut achevée à l'entrée de la Gironde la tour de Cordouan dont les premières fondations avaient été jetées sous Henri II par Louis de Foix.

assemblé, devait, ballotté entre l'ambition de Richelieu et le respect qu'il portait au sein qui l'avait nourri, voir sa vie s'écouler dans l'hésitation et la perplexité.

Mais si ces premières années, qui bercent les jeunes têtes couronnées de toute l'illusion que procurent les joies de la grandeur, s'étaient écoulées frivoles et innocuées, pour ce prince soumis aux caprices de sa mère, les levains de cette vieille haine, qui prend sa source dans les replis de la conscience, et qui, sous le faux semblant de la religion, ne couve que pour éclater plus vivace et plus tyrannique, se manifestaient de toutes parts chez les grands seigneurs, dont l'ambition allait former faisceau contre le trône.

Dans la Rochelle, ce vieux boulevard de l'indépendance dans ce port si privilégié et si fier de ses prérogatives commerciales, se rassemblaient de toutes parts les mécontents, les huguenots, qui, non moins intolérants que leurs adversaires les catholiques, ne souffraient jamais d'autre culte que le leur, partout où ils pouvaient imposer la loi.

Louis XIII, majeur, n'avait donc plus en main un hochet. De 1614, époque à laquelle il avait atteint l'âge de sa majorité, à 1620, où commencèrent les hostilités des Rochellois, ce prince avait pu juger que tout ne serait pas brillant et facile pour celui qui devait tenir en main le timon de l'état. Mais dans cet intervalle de six années, durant lesquelles avait été célébré son mariage avec l'infante d'Espagne, Anne d'Autriche, avait paru sur la scène celui qui devait terrasser l'hydre insurrectionnelle, et rétablir l'homogénéité compacte de la France.

Richelieu, évêque de Luçon, protégé par Concini, maréchal d'Ancre, avait été fait secrétaire-d'état en 1616 ; et, lorsqu'à la mort de son protecteur, Marie de Médicis fut reléguée à Blois, il avait suivi la reine dans sa retraite.

Rappelé à la Cour en 1619, ce prélat, qu'on avait fait promener de Coussai, en Anjou, à Luçon et enfin à Avignon, devint le médiateur de la réconciliation du roi avec sa mère, et commença, dès cette époque, à entrer pour quelque chose dans les conseils de la couronne.

Cependant les Rochelois, fiers d'une marine commerciale organisée sur le pied de guerre, avaient vu leurs remontrances hautaines au roi, repoussées, méprisées ; et, dans leurs descentes sur les côtes de la Guyenne, avaient répandu l'alarme jusqu'aux portes de Bordeaux et de Bayonne.

Une flotte empruntée à la Hollande et montée par des marins français, s'étant présentée pour les réduire, fut battue par Guiton, l'amiral des rebelles.

De 1622 à 1627, bien des efforts avaient été faits pour éteindre dans ce foyer les germes d'une guerre civile, qui, tout en retardant les progrès commerciaux de la France, entretenait l'esprit de révolte, et donnait aux ennemis de l'état l'occasion de se mêler des affaires de la France.

Mais alors Richelieu, parvenu au pouvoir et nommé chef et surintendant de la marine, dans ses vastes conceptions embrassait le rétablissement de nos forces maritimes, l'abaissement de la maison d'Autriche et d'Espagne, la répression de l'insolence anglaise et l'agrandissement de notre territoire en Amérique. La



Rochelle, comprimée par ce fougueux prélat, et l'Angleterre, humiliée dans le dessein qu'elle avait formé d'éterniser nos haines en portant secours à La Rochelle, laissaient un champ immense ouvert à ses projets ; et le trône, raffermi par le cardinal guerrier, lui permettait de se livrer à tout ce que son génie devait faire éclore. La France ainsi pacifiée à l'intérieur, nous porterons dorénavant nos regards vers l'Amérique, où d'Enambuc venait de fonder la colonie de Saint-Christophe. Nos luttes, sur ce nouveau terrain, devaient prendre le même caractère d'animosité qu'en Europe ; mais avant d'en retracer le narré, d'un coup-d'œil rapide, embrassons ces régions nouvellement explorées.

La France, dont les destinées maritimes sont dessinées sur la carte du globe, était donc encore occupée des guerres qui avaient arrêté ses progrès commerciaux, quand le bruit des conquêtes de l'Espagne vint révéler, aux esprits aventureux de l'Europe, l'existence d'un monde jusque-là resté inconnu.

La géographie, cette science si longtemps problématique, voyait s'agrandir le cercle étroit de ses connaissances, et, vers des routes à peine frayées, allaient à l'aventure se lancer d'intrépides argonautes, d'audacieux navigateurs, que la boussole dirigeait au milieu d'un Océan vierge.

L'Atlantide et ses merveilles échauffaient toutes les intelligences, le monde de Strabon se présentait aux yeux des savants ; le déluge, le chaos, les cataclysmes les plus incompris pourraient, sous peu, recevoir un éclaircissement incontestable. Ce monde conquis à l'homme par le génie de l'homme, allait se voir en tout

sens, labouré, parcouru, ravagé ; et sans cesse en pèlerinage, l'Europe, cherchant à se rapprocher de l'Asie, devait d'un pôle à l'autre, sonder les bassins qui baignent le continent d'Amérique.

Jadis, de hardis conquérants osèrent franchir les mers de sable qui protégeaient l'abord des lieux saints, des temples consacrés aux dieux ; traînant après eux le cortège d'armées innombrables et victorieuses, ces héros si vantés, voulant s'assimiler aux maîtres de l'Olympe, engloutis au souffle du Simounn, laissèrent leurs cadavres aux vautours et leurs ossements aux pèlerins.

Mais dans ce nouveau désert que cherchait à franchir l'homme, régénéré par la science, chaque borne pouvant marquer le passage d'un prédécesseur, devenait un écueil, un tombeau vers lequel on n'approchait qu'en tremblant, et duquel on s'éloignait avec une crainte d'autant plus grande, que ces profondeurs insondables pouvaient en recouvrir d'autres dont les cimes à fleur d'eau cachaient la mort : mort horrible dont l'oubli est la pire de toutes les conditions ; mort inutile, car le gouffre refermé, le piège existe sans qu'au prix de sa vie, on ait pu y planter son squelette comme *bouée de sauvetage*.

Mais, ainsi que l'aimant attire le fer, l'or, que dans son sein renfermait cette terre nouvelle, attirait l'homme civilisé. Le sauvage, étonné de l'avidité de ces nouveaux venus pour ce métal dont il ignorait la valeur, crut les assouvir en leur livrant le secret qui devait les perdre.

L'Amérique offrait à ses enfants des retraites profondes, des forêts impénétrables, des montagnes inaccessibles ; retraites, forêts et montagnes furent sondées,

traversées, franchies, et les narrations des fatigues des vainqueurs, des vengeances des vaincus, ne purent apaiser chez les hommes du vieux continent cette soif d'or qui les dévorait. L'Amérique, après quatre siècles, devait voir ses populations agglomérées, mélangées, devenir les tributaires de la vieille Europe, et en échange de l'or dont elle l'avait repue, lui donner ses produits que le monopole tout d'abord accapara. L'Amérique, la plus grande partie du monde, pouvait offrir à tous ceux qui se ruaient vers elle, assez d'espace pour oser espérer que les contestations d'état à état, de peuple à peuple n'y prendraient pas ce caractère d'opiniâtreté, de haine qui, chez les vieux peuples, entraîne la ruine d'un des rivaux. Mais, comme si le proverbe devait s'attacher aux grandes choses ainsi qu'aux petites, l'Amérique est encore là pour nous apprendre que les querelles de famille sont les plus envenimées, et celles qu'on parvient à calmer le plus difficilement.

Le Français, qui porte avec lui son insouciance, sa gaité native, son humeur sarcastique, joviale et son besoin de mouvement, a créé d'énormes colonies. Sans cesse servant de point de mire à la jalousie de son rival d'Outre-Manche, il s'est battu pour repousser le joug étranger. Mais français encore après la conquête, si parfois, comme en Canada, il a pris les armes contre ses conquérants, ce n'était certes pas dans le but de proclamer son indépendance, mais bien dans celui de se rallier à la France. La Louisiane, si outrageusement vendue, est et sera française longtemps encore.

Pour le Français, l'indépendance, c'est le drapeau de la nation, c'est le sol foulé par des frères, c'est



l'amour d'une patrie qu'il ne peut remplacer nulle part ; le Français est, sous le ciel du tropique ce qu'il est sous sa zone tempérée, brave, généreux, malin et conteur. Comment, avec cet assemblage bizarre, aurait-il pu songer à l'indépendance ?

Ainsi partagée entre les diverses puissances maritimes de l'Europe, l'Amérique éprouvait les effets, vers le début de la conquête, de l'homogénéité du sentiment dévastateur qui animait ces troupes d'hommes échappés au glaive de la loi. Dominer était la religion universelle, se gorger d'or était le but, et l'esclavage dut être la fin. L'esclavage, pour des peuples habitués à errer, c'était l'extermination, et ce sol déjà si riche, dut se fertiliser encore par le sang qu'y répandaient ceux qui, au nom d'un dieu de paix, offraient des hécatombes humaines sacrifiées à Baal.

L'Espagnol si fier, l'Espagnol si vain, a vu dans ses mines opulentes le tombeau de sa grandeur ; Charles-Quint expirant dans un cloître et léguant à son fils une couronne impériale, ne prévoyait pas que deux siècles suffiraient pour dépouiller de ses provinces les plus riches la monarchie la plus étendue qui ait jamais existé.

L'Anglais, faible dans son début, mais persévérant, mais insinuant, mais bravant tous les affronts d'une position fautive, compliquée et souvent humiliante, a survécu à une révolution qui lui enlevait sa plus belle colonie. Maître inexorable, l'Angleterre vit ses enfants rebelles préférer la mort à la soumission, et la victoire couronna leurs nobles efforts.

Le Français, si puissant d'imagination, si actif de

corps, mais prompt à se décourager, ne resta pas en arrière, et conquit pour ses voisins les belles plages de l'Acadie; le Canada, ou nouvelle France, devenu possession anglaise, dut jeter vers la France gauloise un soupir de regret, lorsqu'à jamais les traités et les besoins de la paix firent de ses campagnes patriotiques des repaires, ou s'ébattaient les rapaces Anglais.

Pour en arriver à se créer les bornes que la guerre, les conditions diplomatiques, la défense stratégique et les espérances commerciales, fixèrent aux différentes nations qui avaient planté leurs tentes sur ce continent si vaste, on comprend quelles durent être les gigantesques conceptions de ces aventuriers que l'espoir d'une promptte fortune conduisit, à travers mille dangers, sur cette terre de promesse.

Tout dans ce monde inexploré révélait l'existence d'un maître puissant, dont le bras invisible avait semé des merveilles que l'homme à son tour devait réduire aux simples combinaisons mathématiques.

Arrivés de prime abord sur le continent, Colomb et les siens eussent pu se croire parvenus au terme des recherches qui électrisaient les moins âpres, et pour lesquelles déjà les Portugais avaient sacrifié des hommes et des vaisseaux.

Madère, découverte en 1419, fut le jalon solitaire qui dirigea Colomb vers Hispaniola.

Dès lors l'Amérique appartient à l'Europe, ses fleuves, ses forêts, ses volcans et son or, étaient les seuls vengeurs que ses faibles enfants devaient opposer à la voracité insatiable de ces nouveaux croisés.

San Salvador, la première des îles américaines fou-

lée par le pied européen, amena les conquérants exilés au rêve de la souveraineté universelle dans ces mers lointaines; un pape le sanctionna. L'Archipel qui s'étend entre le huitième et le trente-deuxième degré de latitude septentrionale devint le point de relâche où se reposèrent les infatigables pèlerins, et ces îles circulairement disposées, dont le chaînon principal, échappé à la pointe-nord des Florides, semble avoir épuisé ses efforts pour se rattacher à la pointe-sud de Cumana, devinrent des oasis ou de voluptueux *conquistadores* oublièrent sous un ciel enchanteur, la gloire des combats, les angoisses de la famille, les tourments de l'ambition et les déceptions de l'orgueil.

Entre le continent et ce berceau que rafraîchit le souffle alizé et que tourmente parfois le fougueux aquilon dont les rafales trouvent dans les cavités de ces grottes souterraines un effrayant écho, s'étendait un bassin, qui, après les conquêtes de Cortez, reçut le nom pompeux de golfe du Mexique.

D'abord appelée la mer des Caraïbes, cette Méditerranée aux innombrables bouches ne put conserver une dénomination océanique; c'est qu'alors ses profondeurs avaient été jaugées, ses détroits mesurés, ses courants appréciés, et les habitants de ses côtes hospitalières, soumis, subjugués et terrassés ou enterrés vivants dans les gouffres que leurs bras avaient ouverts.

Aux divisions naturelles succédèrent les divisions nominales données par les conquérants. Les Antilles (1) furent divisées en grandes et petites Antilles.

(1) Pierre Martyr d'Angleria, compagnon de Colomb, nous apprend que ce grand homme, après la découverte de Cuba, crut avoir trouvé



Les grandes, au nombre de quatre, furent appelées Cuba, Saint-Domingue ou Hispaniola, la Jamaïque et Porto-Rico.

Les petites divisées en deux catégories, *Islas de Barlovento* et *Islas de Sotovento*, sont innombrables, et furent encore distinguées par les noms de petites Antilles, d'îles Vierges et d'îles Lucayes.

Possédés aujourd'hui par différentes nations, ces pays dont le sort définitif appartient à l'avenir, ont chacun une histoire, des lois et des usages que nous nous sommes proposé de raconter, trop heureux si nous parvenons à notre but avec cette impartialité qui est le premier mérite de l'écrivain.

l'île d'Ophir, où les vaisseaux de Salomon allaient chercher de l'or ; et puis ensuite, il ajoute : qu'en prenant une plus grande connaissance des descriptions cosmographiques, il semble que cette île et celles qui en sont voisines, sont les îles d'*Antilla*.

Corneille Willfiet et Herrera les ont appelées îles *Antillaires*, *Archipel des Antillaires* et les îles d'*Antilia*. Ainsi, le nom d'*Antilles* leur vient de cette première dénomination et non de la préposition latine *Ante* et du substantif *Isle*, qui, réunis, sembleraient vouloir dire que ces îles sont placées avant le continent, que Colomb n'avait point encore découvert quand il aborda à Cuba.

Linschot, qui écrivait en 1592 et donnait la description de ce vaste archipel, le nommait Archipel des Antilles.

A tous ces renseignements, nous ajouterons ce passage tiré de la *Vie de Christophe Colomb*, volume I, page 34.

« Les peuples de Gomère et des Açores assuraient qu'ils voyaient tous les ans quelques îles (flottantes) du côté du couchant, et en l'année 1484, un capitaine vint de Madère en Portugal demander une caravelle pour aller découvrir un pays qu'il disait toujours voir en la même saison ; on a mis ces îles comme fermes dans les anciennes cartes, qu'ils prenaient pour l'*Antilles* dont parle Aristote dans son livre des choses naturelles. »





BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80179415



L'HISTOIRE COMMERCIALE ET POLITIQUE  
**DES ANTILLES,**

PAR M. ADRIEN DESSALLES;

LES ANNALES DU CONSEIL SOUVERAIN

**DE LA MARTINIQUE,**

Par M. PIERRE DESSALLES,

ANNOTÉES

PAR SON PETIT-FILS M. ADRIEN DESSALLES,

Paraîtront vers le commencement de l'année prochaine, et formeront, sous le titre d'HISTOIRE GÉNÉRALE DES ANTILLES, 8 volumes in-8° de plus de 500 pages.

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

- BIBLIOGRAPHIE** des journaux de la Révolution, par *Deschiens*, Paris, 1829, 1 fort vol. in-8 (complément indispensable au manuel de Brunet). 10 fr.
- FEMMES** (les) célèbres de 1789 à 1795, et leur influence dans la Révolution, par *Lairtullier*, avocat, 2 vol. in-8. 5 •
- ROBESPIERRE**, manuscrit inédit, publié sur les autographes, avec des notes et fac simile, par *L. Dubois*, 1841, in-8. 2 50
- RECHERCHES** historiques et physiologiques sur la guillotine, et détails sur Sanson, par *L. Dubois*, 1845, in-8, fig. 2 •
- HISTOIRE** des prisons de Paris et des départements, contenant des Mémoires, etc., pour servir à l'histoire de la Révolution, sous la tyrannie de Robespierre, par *Nougaret*. Paris, 1797, 4 vol. in-12, fig. (livre curieux dont il ne reste plus que quelques exempl. 8 •
- PLAIDOYER** de Freydier, avocat à Nîmes, contre l'introduction des cadenas ou ceintures de chasteté. Montpellier, 1750, in-8, cart., non rog. (réimpression, ou fac simile par le procédé de Dupont, d'un rare et curieux livre tiré à 400 ex. sur pap. ancien. 7 •
- GUIDE** et Formulaire des gardes champêtres, par *Larache*, 1844, 2<sup>e</sup> édit. : adopté par le ministre de l'intérieur, 1 vol. in-18. 2 •
- PROJET** de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes, par *Syl... Maréchal*. Lille, 1841, grand in-8, pap. vel., tiré à 100 exemplaires. (Il n'en reste que quelques-uns.)
- TRÉSOR** admirable de la sentence prononcée par Ponce Pilate contre notre Sauveur Jésus-Christ, trouvée miraculeusement écrite sur parch., en la ville d'Aquila, en 1580. Paris, 1839, petit in-8, tiré à petit nombre.
- LIVRE** (le) des Goutteux, par *C. Astier* et *C. Lebel*, 1 vol. in-8, 5 fr. et 5 fr. 50 c., franco, vient de paraître.